

I.-PARTIE THEORIQUE.

—
PRINCIPES DE LITTÉRATURE.

III.—PARTIE.

La Composition.

Sous le titre de composition, l'on va résumer les règles et les conseils consignés dans les trois parties dénommées élocution, invention, disposition.

La composition littéraire est une œuvre d'art, comme une composition musicale, comme un dessein, un tableau, une statue ; elle en a le mérite et la difficulté.

Toute œuvre artistique, on en conviendra aisément, ne saurait être le résultat d'une improvisation facile ; elle suppose des *études préparatoires* et une *méthode de travail* ; malheureusement ou l'on ne se soucie pas assez de faire ces études, ou l'on se rebute trop promptement quand on les a commencées, ou l'on se décourage devant l'insuccès, ou l'on manque de constance et de persévérance.

Quant à la méthode de travail, quelle qu'en soit l'excellence, elle ne peut remplacer le talent ; son rôle se borne à le guider, à le féconder, à lui assurer le succès, au moyen de la réflexion et de l'observation expérimentale.

Dans la composition ainsi entendue, il faut distinguer quatre séries d'opérations qui s'enchaînent d'une façon logique : l'intelligence du sujet, l'invention et le choix des idées, leur distribution dans un plan convenable, leur expression par le style.

I. — Intelligence du sujet.

Avant tout, il est indispensable de savoir de quoi il s'agit, de se rendre un compte exact, et non approximatif, de l'état de la question, sous peine de ressembler aux enfants qui parlent d'abord et réfléchissent ensuite. Cette recommandation semblerait naïve, banale, superflue, si l'expérience ne prouvait que *neuf* fois sur dix

une composition est médiocre ou mauvaise, parce que l'on s'est mépris sur le sujet. Il faut donc :

1° *Comprendre le sens et la portée du sujet.* — Une composition, un devoir scolaire est comme un problème qu'il faut résoudre ; on doit en peser les données, sinon l'on risque de s'égarer et d'arriver à une conclusion défectueuse.

Ex. — Expliquer cette pensée de Montesquieu : " Je n'ai jamais eu de chagrin qu'une heure de lecture n'ait dissipé."

a] *Intelligence des termes* : — " chagrin " ; quelque générale que soit la formule dont se sert l'auteur, on peut croire qu'il excepte certains " chagrins " d'une profondeur telle — la perte d'une mère, d'un enfant, d'une grosse somme d'argent au jeu — qu'ils s'attachent à l'être tout entier : ces sortes de chagrins ne se *dissipent* point ainsi ; — " n'ait dissipé " c'est-à-dire non pas fait disparaître et guéri pour toujours, mais atténué momentanément, calmé et fait oublier par conséquent.

b] *Portée de la sentence* : — Les lectures de Montesquieu, étaient celles d'un penseur sérieux, qui allait d'instinct aux bons livres, sans s'attarder aux productions trivales. Il faut donc admettre sa pensée, en songeant à part soi à ces lectures qui élèvent l'esprit et inspirent des sentiments nobles et courageux. La raison en est que, à ce contact, ce qu'il y a en nous de meilleur se ranime ; notre âme, au lieu de rester abîmée dans son " chagrin," se reprend à espérer encore, et forte des impressions généreuses qu'elle vient de recevoir, elle peut désormais lutter avec moins de désavantage contre la douleur.

2° *Classer le sujet, si c'est possible.* — Il y a, on le sait, en littérature, comme dans les autres arts libéraux, divers genres de prose et de poésie ; nous les avons énumérés et esquissés brièvement dans chaque numéro de la REVUE, à commencer par la *lettre* jusqu'au *discours* et au genre philosophique. Soient donnés les sujets suivants :

Ex. : — 1. Un homme tombé au fond d'un puits. — 2. Mémoires d'une aiguille. — 3. L'amitié. — 4. Richelieu et Mazarin. — 5. Un incendie. — 6. Aide-toi et le ciel t'aidera. — 7. Voltaire.

Le numéro 1 indique une *narration descriptive*, ainsi que le numéro 5 ; — le numéro 2, une *narration badine* ; — le numéro 3, une *dissertation littéraire* ou *philosophique* (au choix) ; — le numéro 4, un *parallèle* ; — le numéro 6, une *dissertation morale* ; — le numéro 7, une *conférence littéraire*.

Ou voit maintenant quel a été notre dessein en donnant quelques notions — sauf à y revenir tout au long plus tard — sur les exercices des genres de prose.

3^o *Délimiter rigoureusement le sujet.* — Les inexpérimentés, hélas ! tournent autour du sujet, le prennent de trop haut, y mêlent des hors-d'œuvre, ressassent les mêmes idées, n'en tirent pas le parti suffisant, ne savent ni les étendre, ni les enchaîner, ni arriver à une conclusion naturelle. Il faudrait s'appliquer à voir *toute* la question, et *seulement* la question, et n'oublier jamais de *proportionner* le développement au dessein et au but que l'on se propose.

Ex. — Apprécier la nécessité et l'utilité de langue française en Canada.

Pour traiter ce sujet, il suffit de souligner les mots : *nécessité, utilité, Canada* : toute l'invention et tout le développement jailliront aisément de ces trois idées, et le sujet offrira de l'intérêt.

II.—Invention.

Dès que la réflexion a révélé et déterminé le sens et la portée du sujet, elle devra aussitôt le féconder.

1^o L'esprit doit interroger ses souvenirs et *recourir* aux sources d'invention que nous avons indiquées précédemment ; il n'y a pas de sujet, si ingrat soit-il, qui ne puisse s'établir et se prouver par ce moyen en quelque sorte artificiel et mécanique. Prenons l'exemple d'un sujet connu :

Ex. :—La récréation au collège ou au pensionnat.

Voir plus loin ce sujet expliqué et développé. — Soit encore cet autre :

Ex. : — Un ouvrier tombé au fond d'un puits.

Il s'agit d'une *narration descriptive*, et l'on peut recourir à la cinquième source d'invention : *Les circonstances*, comprises dans le vers latin : *Quis, quid, ubi, qua vi, quoties, cur, quomodo, quando.*

1. *Qui* est ce malheureux ? un pauvre ouvrier. . fatigué. . âgé. . marié. . père de famille. . abandonné là sans secours. .

2. *Quel fait* ? un accident qui l'a fait glisser et qui l'a meurtri, laissé sans connaissance pendant quelques instants. .

3. *Où*, en quel *lieu* est-il ? au fond d'un puits. . dans l'eau et la boue. . transi de froid. . sans nourriture : prison, tombeau, isolement, silence de mort. .

4. De quels *moyens* se servir ? appels, cris désespérés, écho qui

répond seul... mouvements, efforts inutiles : sa main ne trouve aucun appui... exténuation lente, abandon des forces. Il entend au-dessus de sa tête le bruit des pas : il crie plus fort, mais sans résultat... ; découragement, au souvenir du foyer où on l'attend avec anxiété... — Il songe à Dieu, il prie !... Dieu l'exaucera-t-il ?

5. *À* quelle heure est-il tombé ? le soir de sa journée de travail... au soleil couchant... au départ de ses compagnons... Depuis combien de temps y est-il ? abolition du temps, dont les minutes sont devenues des siècles... la nuit approche : quelques cris d'oiseaux, un vol tournoyant de chouette... le jour disparaît au sommet de l'entonnoir maudit...

6. De quelle manière peut-il être sauvé ? Par les inquiétudes de son épouse, de ses enfants... Oh ! s'ils allaient s'enquérir de lui auprès de ses compagnons, ses voisins ?... Il demande à la Vierge Marie de leur inspirer cette démarche...

Il est inutile de poursuivre ; on voit que les idées répondent et accourent à profusion, et on les note en quelques lignes seulement jusqu'au moment de les choisir et de les mettre en ordre. Rien n'empêchera de se rappeler également la *comparaison*, le *contraste*, la *cause* et les *effets*, le *genre* et l'*espèce*, les *allusions*, les *citations*...

2° Le jugement doit *contrôler les idées* dès qu'elles se présentent : sont-elles exactes, justes, convenant au sujet ?

Le bon écrivain concentre fortement sa pensée sur la question qu'il traite, tantôt éliminant certains matériaux, tantôt transformant les autres selon les exigences de sa thèse ; il voit bien l'idée sous les mots et il évite le *delayage* stérile.

Que l'on se souvienne toujours que le mérite ne consiste pas à *tout dire*, ni à dire le plus que l'on peut, mais seulement l'essentiel, le décisif, et à suggérer le reste.

III.—Plan.

Quand les principales idées sont découvertes, et non auparavant, on doit songer au plan. Celui-ci est absolument nécessaire pour constituer un *tout*, mettre dans les parties l'unité, l'harmonie d'un organisme vivant.

1° Le plan comprend un *début*, un *milieu*, une *fin*. Ces trois grandes divisions exigent les rapports naturels des idées : d'où la nécessité de bien réfléchir pour trouver le plan.

2° La partie importante, c'est le *milieu*, par où il faut *toujours*

commencer, à moins d'être versé dans l'art de composer vite et facilement.

Ex. — Voir l'exemple que nous étudions sur la *récréation*.

3° Il faut observer la loi des *beaux* débuts et des *belles* fins : c'est le résultat de la réflexion et du raisonnement. Mais tous les sujets et toutes les circonstances ne s'y prêtent pas d'une manière uniforme : c'est affaire de jugement, de goût et aussi d'expérience.

Nul secours ne garantit le succès de la disposition des matériaux autant et aussi sûrement que l'étude et l'analyse des grands écrivains.

IV. — Développement et style.

Les matériaux et leur agencement une fois trouvés, il reste à les mettre en œuvre.

1° *L'ordre, l'enchaînement logique* est la condition essentielle qui s'impose au détail des pensées comme aux grandes divisions de la composition littéraire.

2° Puis vient la *proportion des parties*. La longueur comparative des développements se mesure à l'importance des pensées : on doit insister sur les *raisons*, les motifs, les *moyens*, les *causes*, les *effets*, les *avantages*, les *obstacles* ou les *dangers*, et glisser légèrement sur les autres. Ce qui s'entend de soi n'a pas besoin d'amplification. Que l'on prenne garde au *début* particulièrement ; c'est une faute de s'y arrêter longuement et avec complaisance ; il faut savoir mesurer d'avance l'étendue qui convient à chaque partie.

3° La *rédaction* ne saurait être parfaite du premier coup ; il faut se résigner à traiter le sujet une première fois, sans s'attacher à une perfection à peu près impossible. Écrivez tout de même avec le plus d'application et de relief possible ; puis ayez recours au procédé des refontes ; criblez, resserrez, nettoyez le style, passez à l'eau le filon, débarrassez-le de tout ce qui l'encombre.

Ex. — a] Quand la cérémonie fut terminée, je me suis mis à marcher dans l'église obscure, dont on décrochait les tentures.

Corrigé : La cérémonie terminée, je me promenais dans la basilique à demi détendue.

b] Elle avait dans l'élévation et l'élégance de sa taille, dans la flexibilité du cou, dans la pureté de ses traits, dans la souplesse soyeuse des cheveux noirs ruisselants sous son chapeau et surtout dans le rayonnement du regard, des lèvres et du sourire...

Corrigé : — Elle avait dans sa taille bien droite, dans son cou altier, dans ses traits purs, dans la noire chevelure qui ruisselait sous son chapeau et surtout dans la clarté de son sourire et de ses yeux...

On ne doit jamais oublier les qualités fondamentales du style la *correction* grammaticale, la *propriété* des termes, l'*élégance* et la *convenance*.

Ce qui lui donne la valeur durable, c'est la condensation, la force, l'originalité, le naturel, la justesse, l'éclat et le relief. Simplifiez et abrégez vos formules, calculez vos expressions, rendez une locution plus forte, montrez-vous exigeant, rigoureux et ne vous contentez jamais de ce qui est banal, usé, et au besoin ayez recours à un correcteur judicieux et désintéressé : la docilité aux conseils d'autrui prouve la largeur d'esprit, le sens du métier, l'intelligence : elle est la garantie du succès pour les commençants.



II.—PARTIE PRATIQUE.

A.—CLASSE DE TROISIÈME OU DE POÉSIE.

N° I.

LA MORT ET LE BUCHERON.

Un pauvre bûcheron, tout couvert de ramée,
Sous le faix du fagot aussi bien que des ans
Gémissant et courbé, marchait à pas pesants,
Et tâchait de gagner sa chaumine enfumée.
Enfin, n'en pouvant plus d'effort et de douleur,
Il met bas son fagot, il songe à son malheur.

ANALYSE LITTÉRALE.

1 v.—«Pauvre» qui est dans la misère et inspire la pitié. — «Couvert» chargé jusqu'à disparaître sous le fardeau ; — «ramée» branches coupées avec leurs feuilles, pour le chauffage ou le fourrage. Aujourd'hui, il désigne surtout : un assemblage de branches entrelacées : Ex. : Danser sous la ramée.

2 v.—«Faix» charge pénible à porter ; — le même vers présente aussi le sens figuré : «aussi bien que (sous le faix) des ans.» — *Absol.* : Plier, succomber sous le faix : ne pas pouvoir supporter quelque chose qui accable. — *Prov.* : Il y a fagots et fagots ; il y a bien de la différence entre une femme et un fagot : se disent quand on parle de personnes ou de choses fort dissemblables.

3 v.—«Gémissant» au propre : Exhaler sa peine, d'une voix plaintive et inarticulée ; par ext. : Se plaindre sous un poids qui accable (ici) — «courbé» achève la peinture et fait voir le bûcheron. — «A pas pesants» lourdement ; à pas lents : en marchant lentement ; à pas de loup : marcher si doucement qu'on ne soit pas entendu ; à pas comptés : marcher gravement ; *fig.* : aller à pas mesurés : agir avec circonspection ; à grands pas : avec beaucoup de vitesse.

4 v.—«Tâchait» faisait effort pour venir à bout de... — «Chaumine» cabane ou hutte, recouverte de *chaume* ; — «enfumée» noircie par la fumée.

5 v.—«N'en... plus» être fatigué, abattu, sans force. Au *fig.* : L'empire d'Occident n'en pouvait plus (Boss.) ; — «effort» déploiement de la force physique ; «douleur» sensation pénible que lui fait éprouver la fatigue et l'épuisement.

6 v.—«Mettre bas» déposer ; au *fig.* : Je mets bas le respect (CORN. *Cinna*, II, 1). — *Loc.* : Mettre chapeaux bas : ôter. Mettre bas les armes : cesser de combattre. — «Son malheur» le singulier pour le pluriel, en poésie.

"Quel plaisir a-t-il eu depuis qu'il est au monde ?
 En est-il un plus pauvre en la machine ronde ?
 Point de pain quequefois, et jamais de repos."
 Sa femme, ses enfants, les soldats, les impôts,
 Le créancier et la corvée,
 Lui font d'un malheureux la peinture achevée.
 Il appelle la Mort. Elle vient sans tarder,
 Lui demande ce qu'il faut faire.
 " C'est, dit il, afin de m'aider
 A recharger ce bois ; tu ne tarderas guère."
 Le trépas vient tout guérir ;
 Mais ne bougeons d'où nous sommes :
 Plutôt souffrir que mourir,
 C'est la devise des hommes.

7 v.—Style indirect, exprimé par des interrogations et des exclamations directes ; La Fontaine en use fréquemment, pour abrégier le dialogue ou comme ici pour l'éviter. — "Avoir du plaisir" ce qui plaît dans la vie ; — prendre plaisir à ou de : éprouver une jouissance à ; — avoir le plaisir de ; il y a plaisir à : la satisfaction de. C'était plaisir de voir leurs efforts, c'était pitié de . . .

8 v.—"Machine ronde" le globe terrestre. — Toute l'Europe est en émotion ; on voit bien que la pauvre machine ronde est abandonnée (Sév. *Lett.* 543.)

9 v.—"Point" nie plus fort que *pas* ; — "Jamais de repos" est expliqué par les deux vers suivants.

10 v.—"Femme, enfants" qu'il doit songer à nourrir, à vêtir... "soldats" étaient alors logés chez l'habitant, au moment de leur passage dans un endroit ; "impôt" part de la dépense publique imposée par l'Etat à chaque citoyen.

11 v.—"Créancier" celui à qui quelqu'un doit de l'argent. — "Corvée" travail gratuit dû au seigneur et consistant en journées d'hommes ou de bête de somme. — Au fig. : Une corvée : une besogne ingrate dont on ne peut se dispenser.

12 v.—"Lui" à son imagination ; "peinture" portrait, description vive et animée ; — "achevée" accomplie, parfaite. — *Syn.* : *Malheureux* est celui qui a mauvaise chance (au jeu, dans une lotterie. . .) ; *misérable*, celui qui est digne de pitié, en raison de sa misère : ces différences sont fondées sur l'étymologie des deux mots.

13 v.—"La Mort" est ici personnifiée ; c'est donc une squelette qui s'offre soudain aux regards du bûcheron.

14 v. — Le poète supprime le dialogue qui n'ajouterait rien au tableau saisissant qu'il esquisse en deux vers.

15 v.—La frayeur change souvent les idées : en voici un exemple piquant, bien que La Fontaine le laisse deviner au lecteur. — "Tu. . . guère" cela ne te causera pas grand retard.

17 v.—"Le. . . guérir," vers devenu proverbe. Trépas est poétique et ne se

LA MORT ET LE BUCHERON.

ANALYSE LITTÉRAIRE.

L'on ne s'attendait guère à rencontrer dans "l'ample comédie" de La Fontaine un personnage aussi peu comique que la Mort. Et cependant, quoi de plus naturel ? Le Bonhomme s'est proposé d'étaler à nos yeux la vie humaine sous tous ses aspects : la Mort n'entre-t-elle pas comme un élément journalier dans les affaires de la vie ? Par les graves réflexions et les avertissements les plus éloquents n'est-elle pas le plus sage régulateur de la vie ? La preuve en est précisément dans la rencontre inopinée du Bûcheron et de ce lugubre personnage.

* * *

Cette fable est l'une des plus intéressantes du recueil ; il n'en est peut-être point où la misère humaine soit rendue avec une pitié plus expressive. On peut diviser le récit en *trois* parties, sans compter le quatrain final qui en explique le sens.

Les cinq premiers vers, jusqu'à l'hémistiche du sixième "il met bas son fagot," sont la peinture du pauvre bûcheron accablé sous le poids de son fardeau quotidien. Le voyez-vous, marchant péniblement, courbé en deux, tout couvert de branchages longs et traînants, si bien qu'il disparaît presque sous son énorme fagot ?

Longue est la route sur laquelle il chemine, et sa chaumière lui paraît bien éloignée. De là côte qu'il gravit, à la sortie du bois, il l'aperçoit pourtant, dans le lointain. C'est là qu'il retrouvera son humble demeure. Et quelle demeure encore ? Une hutte,

dit que de l'homme : Un — glorieux ; un cruel trépas. — *Loc. famil.* : Aller de vie à trépas : mourir.

18 v.—"Ne bougeons" signifie demeurer assidument dans un lieu (et l'on supprime souvent *pas* ou *point*). Le sens est donc : Demeurons en paix dans la condition que la Providence nous fait.

19 v.—"Plût... mourir" vers charmant qui traduit les sentiments de la nature ; il rappelle les paroles des saints : Ou souffrir ou mourir (S. Thérèse)... "souffrir" ici verbe neutre : soutenir, supporter la douleur physique ou morale.

20 v.—"Devise" Sentence, adage adopté pour être gravé sur un médaillon, un cachet...—*P. ext.* : sentence, adage favori de quelqu'un, pour exprimer sa manière de penser, de sentir (ici) : c'est l'adage favori de tout le monde.

bâtie de bois et de boue, ayant un trou pour cheminée, toute noire de fumée aveuglante. Qui sait ? pis encore peut-être. N'importe ; le pauvre a hâte de regagner cet abri misérable ; il y fera du feu, un feu de bois vert, tout en fumée et sans flamme ; mais il aura du moins son propre foyer et quand, au retour de son travail, il verra de loin ce ruban grisâtre s'élever au-dessus du toit, il se réjouira un instant à la pensée qu'elle sort de son âtre. Si le bûcheron de La Fontaine avait cette consolation, il marcherait d'un pas allègre ; mais non, il s'en va

Sous le faix du fagot aussi bien que des ans
Gémissant et courbé ...

Tout ici achève la peinture, la place et la valeur des mots, comme la coupe et le rythme du vers.

Brusquement, le poète jette le lecteur au plus fort de la crise : par cette énergique "enfin" qui trahit l'intensité de l'effort prolongé ; jusque-là, le vieillard s'était raidi contre la souffrance ; mais il n'en peut plus, il se décharge, jette-là son fardeau et se laisse aller lui-même à terre. Le voilà découragé ; que fera-t-il dans cet abattement ?

..... Il songe à son malheur.

En cheminant, il ne pensait pas ; la fatigue l'accablait, et, comme une bête de somme, il marchait d'un effort machinal, l'air morne, l'œil atone, "à pas pesants." Maintenant qu'il a le loisir de penser, à quoi songerait-il, sinon à ses malheurs ?

Malheurs de toute la vie dont La Fontaine, — dans une seconde partie — présente en raccourci le tableau. On croit entendre un de ces vieux que nous connaissons tous, que nous plaignons si peu et qui sont, hélas ! eux seuls, si convaincus de leur misère, quand ils repassent amèrement les infortunes et les tristesses d'une longue carrière.

Quel plaisir a-t-il eu ?
..... la peinture achevée.

La peinture est en effet achevée : tout y est, toutes les formes du malheur d'un pauvre paysan au XVII^e siècle, et je crois bien, dans tous les siècles. "Quel bonheur a-t-il eu depuis son enfance ?" Voilà bien la réflexion qui le conduit au découragement. "Point de pain quelquefois." Sous Louis XIV, il arriva que l'on mourait de faim dans les campagnes, comme l'on meurt aujourd'hui au milieu de l'abondance et du luxe des villes. Comment améliorer son sort dans sa vie désolée ? Il est trompé, exploité,

puis délaissé de tous : aussi tout lui est à charge. Ecoutez, les souvenirs se précisent : " Sa femme, ses enfants," double source d'inquiétude, qui sert à aggraver son malheur. Les enfants ! ce sont des bouches inutiles et affamées, quand ils sont jeunes ; quand ils sont grands, ils donnent plus de peine encore. Puis "les impôts, la corvée !" Tout manant était jadis taillable et corvéable à merci : c'était toujours à recommencer, et cette constatation dessèche dans son âme la racine même de l'espérance humaine. Pourquoi le poète ne la remplace-t-il pas par les vertus chrétiennes de résignation, de confiance en Dieu ?..

Sous le poids de ce fardeau moral plus lourd que son fagot, le vieillard appelle la Mort. Admirez l'énergique concision avec laquelle La Fontaine expédie cette troisième partie : en deux vers, le fantôme apparaît et interroge sur le motif qui sollicite sa présence.

La vie, que tout à l'heure le bûcheron estimait si peu, reprend soudain toute sa valeur à ses yeux : il s'y rattache par tout ce qui lui reste de forces, en face de ce sombre et fâcheux squelette. Le voilà bien aise de trouver un expédient quelconque pour échapper au coup fatal, tant souhaité sans trop y réfléchir.

Conclusion : La mort est toujours importune et vient toujours trop tôt. Sans doute

Le trépas vient tout guérir,

mais en attendant, tout homme aime la vie, fût-il malheureux et mendiant.

* *

Le bûcheron de la fable, lecteur, c'est vous, c'est moi : c'est à tous que le fabuliste adresse sa leçon morale. Chaque métier offre ses déboires, chaque situation ses désenchantements et son amertume. Tôt ou tard vient l'heure où le devoir pèse comme un fardeau, où l'on gémit sous la pesanteur de la croix : mais n'allons pas jusqu'au découragement, jusqu'au désespoir qui se déclare vaincu. Il faut alors avoir le cœur fort, l'œil attaché au ciel d'où vient tout secours, où se tresse la couronne. En regardant Jésus, la Mère des douleurs, les martyrs, les saints, l'on se résigne et l'on s'encourage ; on se persuade que la souffrance est bonne puisqu'elle transfigure, purifie, divinise l'âme. Oui, " plutôt souffrir que mourir," surtout si l'on souffre comme ces modèles : si ce n'est pas la devise de tous les hommes, que ce soit celle du chrétien !

L'ÉTABLE.

(FRAGMENT D'UNE POÉSIE NOUVELLE.)

O sainte nuit ! Suave et formidable nuit,
 Noël où va s'accomplir dans cette étable immonde,
 Le plus immense fait de l'histoire du monde !
 O nuit, quelle splendeur ! Les constellations
 Ont de tendres regards d'amour dans leurs rayons,
 Chaque étoile, ce soir, palpite toute émue,
 Comme un cœur qu'une intime allégresse remue,
 Et suit de loin, avec un sourire d'ami,
 Les bergers laissant là leur bétail endormi,
 Et là-bas, au désert, sous l'azur diaphane,
 Les trois rois d'Orient venant en caravane.

Et pendant cette nuit, monde païen, tu dors,
 Repu, cruel, content, sans espoir ni remords,
 A tes faux dieux de marbre et de bronze incrédule.
 Et les pleurs de l'esclave aux fers, dans l'ergastule,
 Et les lions, au fond du cirque, rugissant
 Vers leur prochain repas de chair d'homme et de sang,
 Ne t'éveilleraient pas de ton sommeil sans rêve.
 C'est pourtant cette nuit que ton règne s'achève,
 Vieux monde, et que surgit le Dieu de la bonté.
 Bientôt, par ta bassesse et par ta lâcheté,
 Un Tibère, un Néron auront leur temple à Rome.
 Mais le Dieu qui mourra pour nous, le Dieu fait homme,
 Jésus, notre Sauveur vient de naître aujourd'hui.

Deux ou trois idées ont suffi au poète chrétien :

I.— «O sainte... caravane» Circonstance de *temps* et de *personnes*. Tout est simple dans ce **début**, mais clair, concis, en relief.

II.— «Et... chantent.» Cette apostrophe au monde païen révèle que le poète veut peindre l'état du monde à la *naissance* du Sauveur : il oppose en effet ces deux idées en vers bien frappés. — Heureux de la lumière reconquise, son âme s'épanche désormais dans ses discours et dans ses œuvres : le mot *étable* — qui est le titre du morceau — lui fournit des rapprochements humbles et touchants. «Rêves... enfance.»

III.— La dernière strophe est admirable de clarté, de parfum, de piété ; remarquez le *contraste* des mots et des images !

Tu dors et n'en sais rien. Mais le ciel le sait, lui !
 Et c'est pourquoi, ce soir, dans la nuit étoilée,
 Où flotte doucement une musique ailée,
 S'en vont vers Bethléem le pasteur et le roi :
 C'est pourquoi le ciel est en fête, et c'est pourquoi,
 Devant l'humanité meilleure qu'ils pressentent,
 Tout le firmament prie et tous les êtres chantent !

“ Rêves, chimères, dit un sceptique en riant,
 “ Légende fabuleuse et contes d'Orient.”

J'ai nié comme lui... Pardon, Dieu véritable !...
 Mon âme était alors l'infecte et sombre étable
 Ouverte à tes parents, les pauvres voyageurs,
 Car, hélas ! chez le moins coupable des pécheurs
 Ne fût-ce qu'en désir, ne fût-ce qu'en pensée,
 Que de honte secrète et de fange amassée !
 En mon âme logeait un vice coutumier,
 Tel qu'un vil animal vautré sur son fumier !
 Et, dans l'ombre malsaine et d'un miasme imprégnée
 Le remord : me guettait, monstrueuse araignée !

Mais, Jésus qu'à présent je prie, agenouillé,
 N'a pas reçu le jour dans un lieu moins souillé.
 Si le moindre frisson de repentir pénètre
 Dans un cœur saturé de mal, Dieu y peut naître,
 J'ai connu cet espoir et cette vérité,
 Un jour béni, quand la douleur m'a visité.
 J'ai prié, demandant pardon de mon offense ;
 Humblement j'ai rouvert au Dieu de mon enfance.

Mon âme, cet asile impur et ténébreux,
 Il y daigna descendre, et, maître généreux,
 Qui même à l'ouvrier tardif donne un salaire,
 Il y règne aujourd'hui, la parfume et l'éclaire.
 Prières ! Sacrements ! O bienfaits inouis !
 Comme l'étable aux yeux des bergers éblouis,
 Brilla d'une clarté merveilleuse et subite,
 Mon âme resplendit, depuis que Dieu l'habite.
 Sur la nuit bleue où vibre un hymne de Noël
 S'ouvre le toit obscur qui me cachait le ciel,
 Et le hideux remords, l'araignée en sa toile,
 Rayonne tout à coup et devient une étoile !

F. COPPÉE.

LE CLOCHER ET L'ÉGLISE DE CAMPAGNE

(Voir pages 310 et 311.)

Toute l'existence des villageois se groupe autour du clocher et de l'église. Pour les ouvriers des villes, la vie, enlevée comme dans un perpétuel tourbillon, se passe dans les ateliers et les usines ; mais pour les habitants des champs, la paroisse est la petite et la seconde patrie.

Quand le villageois revient de la ville ou des champs, quand ses yeux font le tour de l'horizon, c'est le clocher qu'il aperçoit à distance. Il apparaît avec sa flèche élancée surmontée de la croix victorieuse, au-dessus de l'école, du presbytère et des autres édifices les plus majestueux, comme pour annoncer que la religion domine tous les intérêts temporels. Chaque matin, chaque soir, les cloches ébranlent les airs et vont porter au loin avec leurs tintements plus beaux que la voix des autres cloches, le nom du Seigneur et le salut de l'ange à la Vierge Marie.

Une paroisse rurale ne se concevrait pas sans l'église et son clocher. Si Dieu laisse éclater partout sa puissance sur son domaine, c'est encore plus dans les campagnes que dans les villes : Il y assemble ses nuages, il y roule les grondements de sa foudre, il y verse ses pluies et les perles de ses rosées, il les couvre de la nappe immense de ses neiges et y suspend aux arbres les cristaux de ses frimas ; il les inonde de ses feux solaires et il s'y révèle avec les trésors de sa magnificence, dans la germination des plantes, dans la mosaïque des fleurs, dans la frondaison des forêts, dans l'or des moissons, dans les chants harmonieux des oiseaux, dans le bêlement des troupeaux, dans la hauteur des montagnes, dans les bandes azurées des fleuves, dans l'immensité des plaines, dans la voûte du ciel parsemé d'étoiles et de mondes perdus dans l'infini. Il semble se complaire à y accabler l'homme de sa majesté, il l'éblouit du spectacle toujours nouveau des champs, des bois, de la verdure et des eaux, et en même temps, il le réchauffe de son souffle, le pénètre de ses rayons, le calme, le repose, le ranime, s'insinue par cent issues dans son âme et l'attire doucement à lui.

Il est impossible, avec des mœurs simples et pures, d'habiter la campagne et de n'être pas religieux. La dure nécessité du travail, la contemplation de la nature, le silence des nuits et la solitude paisible où vit habituellement l'homme des champs et qui le rend grave et rêveur, le ramènent incessamment à l'adoration de Dieu. Il y a toujours quelques sentiments de religion chez tous les peuples agriculteurs, même chez ceux qui affectent le plus grossièrement de mépriser les choses saintes, qui les persiflent, s'en moquent, s'en éloignent ; seulement, au lieu d'être religieux, ils deviennent superstitieux, au lieu de croire à Dieu, ils croient au diable, à des forces occultes, à des puissances invisibles, à des êtres surnaturels, à des fantômes ; ils ne croient pas aux dogmes et aux mystères de la foi, mais ils croient que les prêtres peuvent les délivrer, eux et leurs animaux domestiques, des sortilèges, des maléfices et des maladies.

L'église est d'ordinaire le plus ancien édifice du village. Pour les compagnards dont la chronologie ne remonte jamais très haut, l'église se perd dans la nuit des temps, et, se confondant avec la vague mémoire de leurs ancêtres, elle n'en est à leurs yeux que plus sainte et plus vénérable.

Là où est l'église, là est en effet le village et la paroisse : on dirait que, comme une mère, elle rassemble autour d'elle tous ses enfants.

Aussi l'institution des églises a plus fait avancer la civilisation que tout le reste. C'est là seulement que tous les membres de la corporation paroissiale perdus, isolés, dispersés parfois dans les hameaux, se retrouvent et se rejoignent ; c'est là seulement, dans cette enceinte sacrée, que se réunissent sous le regard de Dieu, le curé comme pasteur des âmes, le maire comme chef de la commune, les citoyens notables comme fabriciens, les habitants comme catholiques. Là se coudoient tous les âges, les sexes, les conditions ; tous s'agenouillent ensemble devant la majesté redoutable de Dieu, tous confondus dans la même humilité, dans la même égalité, savants et ignorants, puissants et faibles, riches et pauvres. Là, du haut de la chaire, le prêtre rappelle aux plus grands la petitesse de leur origine, aux plus petits la grandeur de leurs destinées. Là, il donne à tous, dans la lecture et l'explication de l'Évangile, les plus beaux modèles et les plus beaux préceptes de fraternité ; l'orgueilleux sort de l'église plus modeste, le coupable plus repentant, le haineux plus adouci, le malheureux plus résigné.

Là, sous l'élévation des arcades et des voussures, dans l'élégance des autels, dans la beauté des vases sacrés, des tableaux, des statues, des candélabres, des croix d'argent, des lampes d'or, des fleurs et des ornements, dans les flots de lumière, de parfum et d'encens, dans les accords vastes et ravissants de l'orgue, dans l'harmonie des chants et des cantiques, les pauvres prennent une idée des pompes et des magnificences des grands du monde dont ils n'approcheront jamais, et un avant-goût des splendeurs inconcevables qui les attendent au sein de la béatitude céleste.

Quelles profondes et palpitantes émotions remuent nos entrailles au souvenir du clocher natal ! C'est un monde qui a disparu, rappelé soudain à la vie, au mouvement, à la lumière. O Dieu, que penser d'un centre habité où ne fleurissent ni la prière ni le culte ? Les âmes, sans frein mais non sans terreur, croupissent dans une fangeuse superstition ; l'égoïsme doit remplacer la charité ; l'orgueil, l'humilité ; l'intérêt, la conscience ; la passion, la foi ; l'impudence, la vertu ; les criminels, les saints ; les sorciers, le prêtre ; l'enfer, le ciel ; et le diable, Dieu et Marie !

(D'après CORMENIN.)

B.—CLASSE DE SECONDE ou DE BELLES-LETTRES.

N° 1.

Exercices raisonnés sur les genres de prose.

Genre philosophique et scientifique.

1. Le **genre philosophique** est celui qui traite une question qui se rapporte à la science naturelle et supérieure des choses. Il s'étend à tout ce que la raison humaine peut connaître et embrasse ainsi dans son universalité tous les objets des sciences particulières, qui ont chacune, pour ainsi dire, leur philosophie.

2. L'excellence et l'utilité de la philosophie résultent de sa **nature** même et de son **objet**. Connaître les réalités supérieures, découvrir les lois suprêmes, les premières causes et les dernières fins, assigner leurs origines à nos connaissances et au monde lui-même, expliquer la destinée de l'homme et de l'humanité, rattacher toutes choses à Dieu, idéal et beauté suprême : tel est l'objet de la philosophie.

3. La dissertation sur un sujet de philosophie varie suivant les divisions mêmes de cette science : — elle est **logique**, si elle traite des êtres de raison : idées, jugements, raisonnements, méthode ; — elle est **psychologique**, si elle s'occupe de la nature de l'âme ou de ses facultés ; — elle est **métaphysique**, si elle traite de l'être considéré dans ses plus hautes réalités ; — elle est **esthétique**, si elle étudie les caractères du beau dans les productions de la nature et de l'art (*artistique*) ; — elle est **cosmologique**, si elle s'applique à la connaissance du monde, des corps inorganiques et vivants (*naturelle, physique, physiologique*) ; — elle est **morale**, si elle détermine à l'homme ses droits, ses devoirs, ses actes, le bien à poursuivre, le mal à éviter (*pratique*) ; — elle est **religieuse**, si elle traite de Dieu, de ses attributs, de ses rapports avec le monde, seulement au moyen des lumières naturelles de la raison ; — elle est enfin **historique**, si elle a pour objet un point, une discussion, un problème, un récit concernant l'histoire de la philosophie chez les anciens et les modernes.

4. La dissertation **scientifique**, celle des géographes, des naturalistes, des astronomes, des physiciens, etc., rentre dans le genre philosophique, comme on le voit aisément.

5. Nous pensons avoir énuméré, dans nos dix numéros, *tous les genres de prose* dont l'esprit humain s'est tracé l'idéal et qu'il s'occupe de réaliser dans l'espace et le temps ; ce sont des ébauches que nous aimerions à compléter un jour, avec la grâce de Dieu et la bienveillance de nos abonnés.

N° II.

—
VOLTAIRE.
 —

II. —L'Écrivain.

Nous connaissons l'homme à son portrait physique et moral, il nous reste à étudier l'auteur et l'écrivain.

Doué de tous les genres d'esprit, merveilleusement souple et rapide d'intelligence, «un composé d'air et de flamme» — a dit Villemain — susceptible, irritable, passionné pour la gloire, trop impatient pour n'être pas inégal, Voltaire est poète à la fois épique, des-

criptif, lyrique, satirique, dramatique ; il a voulu être historien, critique, prolémiste, romancier et philosophe.

*
*
*

Dans l'ordre du talent poétique, ses doigts ont touché à toutes les cordes de la lyre : mais l'inspiration lui a fait défaut, et son œuvre sonne faux, comme un instrument entre des mains inhabiles.

Au fond, sa *Henriade*, en dix chants, n'est qu'une thèse contre le fanatisme — on sait le sens vrai du mot dans son dictionnaire — thèse relevée par de brillantes descriptions et glacée par de froides allégories ; cette épopée en l'honneur de Henri IV est une œuvre morte, et ne ressuscitera jamais : son tombeau est triplement scellé par la monotonie, par le philosophisme et par l'emphase.

L'on peut prévoir avec assurance, au dire de M. Brunetière, que du *Théâtre* entier de Voltaire, qui ne compte pas moins de cinquante tragédies, comédies et opéras, il ne surnagera guère, dans quelques années, que *Zaïre*, une œuvre de second ordre, dont toute la valeur repose sur les idées chrétiennes qui en sont l'âme et la vie. En voici la preuve : Le sultan *Orosmane* règne à Jérusalem. Il traite sans rigueur les esclaves chrétiens, parmi lesquels un Français nommé *Nérestan*, un vieillard, rejeton des rois chrétiens de la ville, du nom de *Lusignan*, et une jeune fille, *Zaïre*. Nérestan se rend en France et en rapporte la rançon de Lusignan, et de Zaïre que le soudan veut épouser. Le vieillard obtient la liberté ; il remercie sur la scène sa bienfaitrice, quand il aperçoit au bras de Zaïre une croix qu'elle conservait depuis son enfance. Il interroge, et les réponses de Nérestan et de Zaïre lui prouvent qu'il a devant lui ses deux enfants, faits prisonniers dès l'âge le plus tendre. Mais Zaïre a été élevé en musulmane ! Quel coup terrible pour le vieux chevalier ! Lusignan alors s'écrie :

Mon Dieu ! j'ai combattu soixante ans pour ta gloire,
J'ai vu tomber ton temple, et périr ta mémoire ;
Dans un affreux cachot abandonné vingt ans,
Mes larmes t'imploraient pour mes tristes enfants ;
Et, lorsque ma famille est par toi réunie,
Quand je retrouve ma fille, elle est ton ennemie !
Oh ! je suis bien malheureux ! . . .
Ma fille, tendre objet de mes dernières peines
Songe au moins, songe au sang qui coule dans tes veines :
C'est le sang de vingt rois, tous chrétiens comme moi ;
C'est le sang de héros défenseurs de ma loi ;

C'est le sang des martyrs... O fille encore trop chère !
 Connais-tu ton destin ? sais-tu quelle est ta mère ?
 Sais-tu bien qu'à l'instant, où te donnant le jour,
 Toi, dernier rejeton d'un malheureux amour,
 Je la vis massacrer par la main forcenée,
 Par la main des sultans à qui tu t'es donnée ?
 Tes frères, ces martyrs égorgés à mes yeux,
 T'ouvrent leurs bras sanglants, tendus du haut des cieux ;
 Ton Dieu que tu trahis, ton Dieu que tu blasphèmes,
 Pour toi, pour l'univers est mort en ces lieux mêmes,
 En ces lieux où mon bras le servit tant de fois,
 En ces lieux où son sang te parle par ma voix —
 Vois ce murs, vois ce temple envahis par tes maîtres ;
 Tout annonce le Dieu qu'ont vengé tes ancêtres :
 Tourne les yeux, sa tombe est près de ce palais ;
 C'est ici la montagne, où lavant nos forfaits,
 Il voulut expirer sous les coups de l'impie ;
 C'est là que de sa tombe il revint à la vie ;
 Tu ne saurais marcher dans cet auguste lieu,
 Tu n'y peux faire un pas, sans y trouver ton Dieu ;
 Et tu n'y peux rester sans renier ton père,
 Ton honneur qui te parle, et ton Dieu qui t'éclaire.
 Je te vois dans mes bras et pleurer et frémir ;
 Sur ton front pâissant Dieu met le repentir ;
 Je vois la vérité dans ton cœur descendue ;
 Je retrouve ma fille après l'avoir perdue !...
 Oui ! je reprends ma gloire et ma félicité,
 En dérobant ma fille à l'infidélité.

NÉRESTAN.— Dieu ! Je revois donc ma sœur !...

ZAÏRE.— Ah ! mon père, mon père !

Cher auteur de mes jours, parlez !... Que dois-je faire ?

LUSIGNAN.— M'arracher d'un seul mot ma honte et mes ennuis,

Dire : Je suis chrétienne !

ZAÏRE.— Oui... Seigneur... Je le suis !

LUSIGNAN.— Dieu ! reçois son aveu du sein de ton empire !

M. Brunetière a donc raison : de tels vers ne se faneront jamais, parce qu'ils sont l'enveloppe de sentiments impérissables et de vérités éternellement indestructibles. Ils inspirent l'inconsolable regret que le cerveau qui les a fait éclore, que la main qui les a semés dans une tragédie immortelle, se soient profanés et souillés dans le maniement de la poussière et de la boue.

Et ce passage n'est pas le seul à former rayon de lumière dans la nuit noire de son théâtre. Dans la tragédie d'Alzire l'on trouve une situation sublime, qu'on me pardonnera de mettre en relief, en deux mots seulement.

Gusman, gouverneur du Pérou, sur le point d'expirer, pardonne — parce qu'il est chrétien — à son assassin *Zamore* qu'on lui amène :

“Je pardonne à la main par qui Dieu m'a frappé ;
J'étais maître en ces lieux ; soul j'y commande encore ;
Soul je puis faire grâce : je la fais à *Zamore* !
Vis, superbe ennemi, sois libre et te souvien
Quel fut et le devoir et la mort d'un chrétien !”

Par l'expression de telles beautés, Voltaire signe d'une main la condamnation du travail de l'autre : s'il y a grandeur, sublimité, héroïsme, à suivre l'exemple du Rédempteur qui expire en pardonnant, pourquoi le philosophe a-t-il tant travaillé à honnir et à faire honnir Jésus-Christ, la croix et leurs enseignements, régénérateurs et transformateurs de l'individu et des sociétés ? Inexplicable contradiction d'un esprit que les passions aveuglent de son plein consentement !

* *

Que dire de la prose de Voltaire ? C'est par douzaines que l'on compte les ouvrages aux titres les plus divers : Discours, Entretiens, Dialogues, Essais, Questions, Observations, Remarques, Extraits, Articles, Notes, Pensées, Sentiments, Relations, Remontrances, Réponses, etc., etc. Toujours le dessein, caché ou avoué, est le même : saper l'édifice de la religion, écraser l'infâme ! Toujours aussi le même moyen : l'*ironie*, le rire, le ridicule, l'arme du premier tentateur, procédant par interrogations railleuses et doutes moqueurs ; gaieté malsaine, dont de Maistre à dit :

“L'homme sage, qui parcourt les écrits de ce sacrilège bouffon, pleure souvent d'avoir ri ?” — Pourquoi ? Parce que son rire est provoqué par l'impiété, par l'immoralité et par la méchanceté spirituelle de Voltaire.

Deux chefs-d'œuvre, cependant, font une honorable exception : l'*Histoire de Charles XII* de Suède, et l'*Histoire du Siècle* de Louis XIV. Ces deux ouvrages sont classiques, c'est-à-dire mis entre les mains de la jeunesse des écoles. Pour M. Villemain, c'est le plus beau fleuron de la couronne de ce lettré — et pour M. Nisard, c'est peut-être la meilleure action de sa vie. Mais ils commencent à se voiler de poussière, depuis que les publications historiques contemporaines sont passées dans toutes les mains et ont établi les faits sur les documents critiques.

* *

Reste enfin la correspondance de Voltaire : elle est consignée

dans 20 volumes in-4°, comprenant environ 12,000 lettres, lesquelles furent adressées à 684 correspondants de différentes nationalités. Tout confirme que ces lettres sont l'histoire de sa vie et l'histoire de son siècle. Toutes les questions qui préoccupent l'opinion publique, y sont touchées ou débattues par une intelligence vive et agile, qui en saisit rapidement les aspects variés et les traduit avec une lucidité merveilleuse, qui atteint parfois la profondeur, mais qui d'ordinaire se joue autour des problèmes avec un mélange de légèreté, de réflexion pénétrante, d'ironie sceptique.

C'est assez dire que — la moralité de l'homme mise à part — cette correspondance égale, et même, à quelques égards, surpasse en intérêt celles de Cicéron et de Mme de Sévigné. Elle est beaucoup plus riche en aperçus ingénieux et en vues de toute sorte ; le style en est plus vif et plus piquant, le tour plus lesté et plus imprévu : seules, en France, les lettres de Joseph de Maistre et de Louis Veuillot dominent par l'ensemble des qualités de fond et de forme l'incombrant et décourageant bagage épistolaire du philosophe de Ferney. Chez celui-ci, le sentiment est rare et pauvre, la tendresse est totalement absente. Que de pages on en voudrait retrancher pour l'honneur du cœur de Voltaire ! L'avis est de Sainte-Beuve, un homme de la maison cependant, qui a vécu et est mort en épicurien et en païen.

— “ On surprend, dit-il, dans les lettres de Voltaire, à chaque instant, des intrigues et des manèges, des déguisements, des mensonges suivis de désaveux et de rétractations, tous les moyens, enfin, avouables et inavouables, de faire parler de soi, de remuer l'opinion, de fatiguer la renommée.” — “ Dalember et Voltaire, continue l'éminent critique, ont une correspondance qui sent la secte et le complot, la confrérie et la société secrète : elle ne fait point honneur à des hommes qui érigent le mensonge en principe.”

La haine du christianisme ajoute encore à cette laideur, tandis que, d'autre part, le libertinage, l'indécence, y sont parfois poussés jusqu'au cynisme. De lui comme de Rabelais, l'on pourrait dire, avec La Bruyère qui est un bon juge :

— “ Là où Voltaire est mauvais, il passe bien loin au delà du pire, c'est le charme de la canaille ; où il est bon, il va jusqu'à l'exquis et à l'excellent, et il peut être le met des plus délicats.” Qui ne voit le danger, et la nécessité de se confiner aux *Recueils des lettres choisies*, publiées à l'usage de la jeunesse parmi la correspondance de Voltaire ?

Une œuvre aussi complexe, on le sent bien, ne saurait s'analyser, à moins de la diviser en groupes distincts comme serait le classement que voici :

1. Lettres de sollicitation ou de recommandation.
2. " de félicitation ou de remerciement.
3. " familières et badines.
4. " sur des sujets littéraires, scientifiques, historiques.

Pour solliciter, Voltaire est sans égal par la souplesse de son esprit. Nul médiateur n'est plus insinuant, plus habile à stimuler le zèle des protecteurs qu'il invoque, à caresser leur amour-propre, à engager leur bonne volonté, sans paraître importun, à séduire par des civilités aimables, qui sont déjà de la reconnaissance.

Écoutez-le, demandant au gouverneur de l'hôtel des Invalides une place dans son logis pour un vieux soldat :

" Ces jours passés, je rencontrai Eustache Prévot, dit *La Flamme*, l'un des invalides que vous avez eu la bonté de me donner. Il me dit qu'il était presque aveugle ; je lui répondis que je ne voyais pas trop clair. Il ajouta qu'il était malade ; je lui répliquai que j'étais tombé en apoplexie, il y a près de deux mois... Il m'avoua en soupirant qu'il était cassé de vieillesse ; je lui fis la confidence que j'avais 83 ans.

Enfin il me conjura d'obtenir que vous daignassiez l'admettre parmi les Invalides de votre Hôtel. Il me protesta qu'il voulait avoir la consolation de mourir sous vos lois et sous vos yeux.

Je vous damanderais la même faveur pour moi ; mais il faut donner la préférence à un vieux soldat, qui a essuyé plus de coups de fusil que je n'en ai jamais tiré à des lapins."

Macaulay a recommandé quelque part la lecture de cette correspondance aux inexpérimentés qui voudraient, dit-il, " se perfectionner dans l'art ignoble de la flatterie." — Nous en avons donné des exemples. — Chose écœurante ! Cet homme, qui rampe devant les puissants et leur baise les pieds avec délices, n'a laissé nulle trace, dans ses lettres, d'un affectueux souvenir pour ses parents : jamais il n'en parle. Il perdit sa mère à sept ans ; il se contente de dire qu'elle était assez légère : c'est l'oraison funèbre qu'il en fait. On sait qu'il se brouilla de bonne heure avec son père et ne le revit plus. Il détestait son frère Armand, qu'il qualifiait de *jan-séniste*, parce que sa vie et ses mœurs étaient la condamnation des siennes.

C'est dans les *lettres familières*, dans les innombrables billets, journallement adressés par Voltaire à ses amis intimes, que l'on trouve le plus d'abandon, le plus d'esprit, le plus de souplesse et de naturel ; c'est là surtout que se vérifie le mot de Joubert :

“Voltaire a, comme le singe, les mouvements charmants, et les traits hideux.”

Dans une lettre à son médecin, M. Bagieu, il fait un tableau piquant de ses malheurs à Berlin et du misérable état de sa santé, à la cour de Frédéric II :

— “Monsieur, je voudrais pouvoir partir tout à l’heure, et venir me mettre entre vos mains... J’ai apporté à Berlin, environ une vingtaine de dents sur trente-deux, il m’en reste à peine six ; j’ai apporté deux yeux, (comme vous pensez), et j’en ai presque perdu un ; je n’avais point apporté d’*érysipèle*, et j’en ai gagné un, que je ménage beaucoup. Je n’ai pas l’air d’un jeune homme à marier, mais je considère que j’ai vécu près de soixante ans, que cela est fort honnête, que Pascal et Alexandre le Grand n’ont vécu qu’environ la moitié, et que tout le monde n’est pas né pour aller dîner à l’autre bout de Paris, à 98 ans, comme le très vieux M. de Fontenelle.”

Autre exemple : c’est chez Mme Necker que naquit l’idée d’élever, par souscription, une statue à Voltaire. Celui-ci prend la plume, le 21 mai 1770 :

— “Madame, ma juste modestie, et ma raison, me faisaient croire d’abord que l’idée d’une statue était une bonne plaisanterie : mais, puisque la chose est sérieuse, souffrez que je vous en parle sérieusement.

“J’ai, madame, 76 ans, et je sors à peine d’une grande maladie, qui a traité fort mal mon corps et mon âme pendant six semaines. Le sculpteur, M. Pigalle, doit, dit-on, venir modeler mon visage ; mais, madame, il faudrait que j’eusse un visage ; on en devinerait à peine la place. Mes yeux sont enfoncés de trois pouces, mes joues sont du vieux parchemin mal collé sur des os qui ne tiennent à rien. Le peu de dents que j’avais, est parti de divers côtés : voilà la vérité, madame. On n’a jamais sculpté un pauvre homme dans cet état. Comment oser paraître en présence du sculpteur ? Pour moi, j’ai tant d’amour-propre que je ne l’oserais jamais... Cependant, je vous donne sur mon corps à sculpter le même pouvoir que vous avez sur ce qui me reste d’âme. L’un et l’autre sont fort en désordre, mais mon cœur est à vous... etc.”

Trop souvent, hélas ! ces lettres familières débordent de cynisme et suent l’impiété. C’est par elles surtout qu’il mène la campagne contre le christianisme, “écrasez l’infâme !... rions de l’infâme !” il le répète continuellement ; c’est une folie furieuse et sacrilège qui croît avec les années : on dirait un énergumène écumant de rage !

* * *

Un dernier mot, avant de conclure. La caractéristique de

Voltaire pris en lui-même, c'est l'esprit : voilà son Dieu, sa religion, sa foi, son individualité. L'on croit généralement que cet homme incarne la raison humaine, qu'il a contribué à son émancipation de tout dogme révélé, de toute vérité primordiale et de tout lien d'autorité à l'égard de la conscience. Non ! La raison absolue et universelle se confond avec la sienne, à lui, et doit s'y soumettre, sinon tout homme est, à son sens, un stupide ou un insensé. M. Crouslé développe cette thèse avec grande compétence et des preuves à l'appui : je n'insiste pas. Mais il est permis à tous de voir dans un tel principe l'expression et la forme d'un orgueil monstrueux, que Victor Hugo a personnifié avec tant de morgue révoltante dans la seconde phase de sa carrière. J'ai bien peur que M. Zola ne les suive tous deux de trop près, et ne se trouve en voie de leur marcher sur les talons.

Le style de Voltaire relève tout entier de son esprit : c'est dire qu'il est personnel avant tout, vif, court, pressé, naturel, ingénieux, concis et précis, neuf et original. Quand on lit une oraison funèbre de Bossuet, l'on s'aperçoit aisément qu'une idée naît de celle qui la précède ; c'est la raison, la gravité, la mesure et la pondération ; vous lisez Voltaire, et vous remarquerez que l'idée secondaire saute à l'esprit à l'improviste et sans que l'on ait le temps d'y prendre garde. Citons un exemple : Il écrit à Rousseau :

— " Il prend envie de marcher à quatre pattes, quand on lit votre ouvrage... Je laisse cette allure naturelle à ceux qui en sont plus dignes que vous et moi : " — Fort bien, voilà qui forme les anneaux d'une chaîne ; mais il ajoute aussitôt :

" Je ne peux non plus m'embarquer pour aller trouver les sauvages du Canada (30 août 1755)... Je me borne à être un sauvage paisible dans ma solitude." Je n'y suis plus ! Où Voltaire va-t-il folâtrer, sans lier le fil de son discours ?... Je dois en déduire que la lecture d'un tel auteur est d'un bien mince profit ; car l'esprit — celui de Voltaire surtout — ne s'emprunte guère : ou l'on en a, ou on n'en a point. C'est ainsi que son œuvre, surtout après la rénovation littéraire des romantiques, est et sera vouée à la caducité et au discrédit : n'est-ce pas justice, après tout ?

Au fond Voltaire, au dire de M. Crouslé, ne sait qu'une petite partie de notre langue ; il ignore son passé et ne veut pas le connaître. Ce n'est ni le vocabulaire, ni la variété des tours, qui plaît au lecteur, chez lui ; il est comme un statuaire qui ne posséderait,

pour habiller ses modèles, qu'une pièce d'étoffe commune, mais qui a le talent d'en faire des draperies d'une noblesse et d'une élégance étonnantes. En ce sens, le style de Voltaire est un prodige de *naturel*, ce qui fait qu'on ne songe pas souvent à l'admirer : il n'y a que lui qui ait possédé ce style, que d'autres ont vainement tenté de lui ravir et de lui emprunter, parce que seul il a eu son genre d'esprit.

*
* *

En résumé, un personnage tel que Voltaire peut être utile dans l'histoire d'une nation, mais il ne semble pas regrettable que de telles apparitions soient rares. Dieu nous préserve d'avoir souvent des phénomènes de ce caractère ! Un peu de charité toute modeste nous ferait plus de bien, sans nous divertir autant et sans tuer un aussi grand nombre d'âmes.

Dans nos régions polaires, là-haut sur la mer glaciale, la lumière se joue et se multiplie sous les aspects et les formes les plus fantastiques. Brillante couronne ou aigrettes innombrables ; zones d'or capricieusement ondulées, ou bien serpents livides aux reflets métalliques et chatoyants, qui glissent silencieusement dans les profondeurs des espaces ; arcs-en-ciel concentriques et immobiles ou bien aurores boréales aux rayons rutilants et irisés ; coupoles splendides et diaphanes illuminant le ciel entier et tamisant la lumière sidérale ou bien nuées sanglantes, écarlates et lugubres dans leur immobilité ; bandes polaires longues et blanches, s'étendant d'un bout de l'horizon à l'autre, comme une route de nacre, tracée dans le sombre azur d'une nuit sans lune, ou bien frères et et incertaines nébulosités, suspendues comme un voile de gaze à des hauteurs incommensurables : la lumière polaire, protégée aérien, revêt toutes ces formes, réjouit l'œil de tous ces feux, se prête à toutes ces combinaisons magiques et merveilleuses.

Tel, nouveau Protée, se présente aux regards ce génie fuyant et aérien, que l'on nomme Voltaire. Vrai lumière phantasmagorique, il se transforme de minute en minute, ondoyant et divers : tour à tour ou même tout à la fois sérieux, vif, léger, bouffon, brillant, poétique, folâtre, insaisissable ; harpe éolienne, vibrant à tous les souffles les plus opposés ; — philosophe épicurien aussi indulgent pour lui qu'impitoyable pour les autres, qui ne flattent point sa vanité ; philanthrope avec les incrédules, tolérant pour qui ne gêne point ses caprices, adulateur des rois quand il est est couché à leurs pieds, leur délateur, quand il s'est brouillé avec

eux ; fier d'avoir des vassaux, complaisant pour ceux d'autrui ; hypocrite jusqu'à la bassesse avilissante, doucereux envers ceux qu'il redoute ; impudent jusqu'au cynisme, moqueur de l'innocence et parjure à la vertu ; avide d'une célébrité à conquérir par tous les moyens, incapable de souffrir la contradiction, brouillon avec ses amis, comme avec les membres de sa parenté.

Etrange composé de grâce et de hideur, de bon sens et de déraison, d'impudeur et d'avarice, d'orgueil et d'incrédulité ; nature mobile, changeante, élastique à volonté, abandonnée à ses impressions, pleine de contradictions et de contrastes, vrai météore qui se métamorphose à plaisir sur un désert de glaces et de neiges éternelles ; ange par l'esprit, singe par l'âme, mais âme immortelle sortie de la main du Créateur, âme dont on voudrait bénir la mémoire en tombant à genoux à son seul souvenir, comme à celui de son contemporain saint Benoît-Labre, mais dont les dernières heures, au moment de l'agonie suprême, laissent planer sur ses destinées beaucoup plus d'ombres et de mystère, hélas ! que de rayons d'espérance ou de félicité !

N° III.

—
 Une jeune fille poète,
 —

Elle est née en Touraine, et compte à peine *treize* printemps. Tout naturellement, comme la plante donne sa fleur, comme la fleur donne son parfum, et, pour ainsi dire, d'instinct, comme l'oiseau fait son nid, comme l'abeille fait son miel, elle fait des vers.

Des poètes artistes, maîtres ouvriers qui cisèlent leurs œuvres comme des joailliers leurs bijoux, Sully Prudhomme et François Coppée, en sont dans l'étonnement, sinon dans le ravissement, et ils le disent.

Une ou deux citations suffiront pour faire connaître cette étrange et précoce aptitude à la versification, au rythme et à la rime.

* * *

Dans une pièce dédiée *Aux laboureurs*, la jeune auteur reproche aux campagnards de désertier le sol natal :

On dit qu'à l'horizon de vos vertes campagnes
 Les toits gris de la ville ont ébloui vos yeux,
 Que vos champs délaissés, que vos sombres montagnes
 Ne retentissent plus de vos couplets joyeux...

On dit que le clocher de sa flèche effilée
 Vous indique toujours le même horizon bleu ;
 Mais que vous restez sourds à sa voix désolée,
 Que vous n'aimez plus rien, ni la terre, ni Dieu.

Que sont donc devenus pour vous les aubépines,
 Les champs et les forêts, vos amis d'autrefois,
 L'air vif de vos grands prés, les fleurs de vos collines,
 Le baiser du zéphir, le sourire des bois ?

Que sont devenus tous ces plaisirs, les vôtres,
 Ce grand bonheur passé qui vous rendait forts ?
 Et pourquoi, maintenant, en désirez-vous d'autres ?
 Vous ne craignez donc pas les reproches des morts ?

* * *

Il s'en faut que la pièce intitulée *Une larme* soit banale ; on dirait que la jeune fille parle d'une amie :

Dans un humble logis, dont seule elle est l'étoile,
 Une enfant de quinze ans, pâle, devant sa toile,
 Peint deux roses de pourpre en un vase à fleurs d'or,
 Là-bas, dans le fauteuil, près de l'âtre, hélas ! vide,
 L'aïeule à cheveux blancs dort d'un sommeil candide,
 Sans voir l'ardent pinceau courir, courir encor.
 Si l'enfant va si vite en son œuvre ingénue,
 C'est qu'il faut tout finir avant la nuit venue,
 Car une rose est rare en cette âpre saison...

Pour en acheter, il faudrait de l'argent, et l'argent est rare aussi dans la mansarde, si rare même que l'on compte, pour avoir du pain, sur le prix du tableau.

Sur la toile déjà les deux fleurs sont écloses ;
 Il ne reste à teinter qu'un des boutons des roses,
 Et l'enfant l'a rougi d'un pinceau frémissant.

Mais voici — ô malheur ! — qu'une goutte de carmin tombe à faux sur la toile, si vive que l'on dirait une goutte de sang. Pour

adoucir cette couleur violente, l'artiste mouille délicatement la fleur. Hélas ! impossible de retrouver la tonalité vraie...

Alors, la pauvre enfant, désolée et tremblante
Pleurant de désespoir, laissa glisser, brûlante,
Une larme sur le tableau...

Et le bouton, pâli par cette perle amère,
Redevint à l'instant d'une teinte plus claire,
Tandis que le soleil au ciel tout obscurci
S'éteignait lentement en un globe rougeâtre.
L'aïeule sommeillait toujours auprès de l'âtre...

Et c'est elle pourtant qui m'a conté ceci.

Qu'en dites-vous, lecteur ou lectrice ? N'est-ce pas ingénu,
ingénieux tout à la fois et charmant ?

Cette virtuose de la poésie se nomme

France DARGET.

N° IV.

L'Immaculée Conception.

Vous êtes toute belle, ô Marie !

Décembre ramène, chaque année, le froid et les frimas, étend sur l'horizon les nuages sombres, les épais brouillards : c'est la saison du deuil pour la nature. Parfois la nuit se rassérène, le jour se lève brillant et pur, le soleil scintille aux cristanx des arbres ou sur les tapis de neige éblouissante : ces jours radieux d'hiver présagent le retour du printemps.

Depuis quatre mille ans, c'était sur la terre, maudite à son berceau, le règne des ombres et de la mort. Soudain, au ciel de la grâce une incomparable lumière se déploie : les anges saluent dans la Conception Immaculée d'une Vierge l'aurore de l'espérance, et le monde attristé reconnaîtra bientôt la Mère sans tache du Rédempteur.

*
* *

Marie est toute belle dans les *desseins* de Dieu et les décrets de sa prédestination miséricordieuse, toute belle avant l'ouverture des temps qui l'appellent et la succession des âges qui roulent vers

son berceau. L'Éternel l'a vue et désignée, et sa colère se désarme devant la Colombe. Qu'elle est belle dans les *conseils* divins, où se prépare la parure de son âme ! le Père l'a choisie, le Fils lui applique par anticipation les fruits de la Rédemption, l'Esprit Saint assemble ses dons pour lui en tresser un diadème. Elle entre dans la pensée de la Trinité avant toute autre merveille des mains divines, et l'interprétation mystique met sur les lèvres de cette créature sans égale les paroles de la sagesse : "*Dès l'origine des siècles j'ai été conçue.*"

Elle est toute belle dans les *Écritures* qui l'annoncent et forment comme le tissu de son vêtement prophétique. Dès l'heure de la malédiction primitive, elle devient l'espoir de la race élue d'Israël, et le Serpent de l'Éden, un instant gonflé de son triomphe, se tord et se replie sous son pied original : "*Il y aura inimitié entre toi et la femme, sa race et la tienne, elle l'écrasera la tête !*" Pourquoi ? Comment ? Parce que, seule de toutes les filles d'Eve, elle sera exempte de la souillure originelle, en vertu de l'application anticipée des fruits de la Rédemption.

Elle est toute belle dans les *femmes bibliques*, qui n'en sont que l'ombre et la figure. Satan sait donc qu'une Femme naîtra son ennemie. Voici Sara, mère d'Isaac, serait-elle l'ennemie ? — Non ; elle n'est point sans souillure. Voici Rachel, mère de Joseph vendu par ses frères, serait-elle l'ennemie ? — Non ; elle est conçue avec la tache du péché. Voici Marie, qui sauve des eaux Moïse, son frère, serait-elle la rivale redoutée de sa puissance ? — Non encore. L'ennemie sortira de la tige de Jessé, sur laquelle s'épanouira une fleur céleste, dont l'éclat et le parfum attireront les âmes dans tous les âges et sous tous les climats. Comme Ruth la Moabite, cette Vierge renouera entre Dieu et son peuple les liens rompus d'une illustre alliance. Elle réunira le courage de Judith et les grâces d'Esther, en réduisant à l'impuissance, comme la première, la haine jusque-là victorieuse de l'ennemi ; en échappant, comme la seconde, aux lois odieuses qui condamnent les autres de sa race et n'épargnent que sa royale personne. Femmes célèbres, héroïnes de l'antiquité biblique, toutes ne forment que son ébauche, et le doigt de Dieu s'essaie à sa création dans l'imperfection des figures.

Elle est toute belle dans la grâce des *symboles antiques* : jardin de délices, fermé aux empiètements du serpent infernal ; source scellée, dont les nappes transparentes reflètent les traits

mêmes de la divinité ; arche solitaire, surnageant au-dessus des abîmes où toute vie s'éteint, portant dans ses flancs le Noé qui sera la souche d'une race meilleure ; arc-en-ciel lumineux, signe de la réconciliation entre le ciel apaisé et la terre coupable et purifiée ; toison de Gédéon, tour de David, cèdre du Liban, rose de Jéricho, lis parmi les épines, palmier du désert, oliver en fleur, vigne féconde, rosée bienfaisante, mère de la vie, trône de gloire et splendeur de la Jérusalem céleste !

* * *

Elle est toute belle dans sa *vie terrestre* et son séjour dans notre vallée de pleurs. Belle au berceau, sous les yeux d'une mère, proclamée la patronne de toutes nos mères ; durant son séjour au Temple, où elle inaugure la vie de perfection des âmes religieuses vouées au service du Dieu qui réside au tabernacle de nos temples.

Belle dans son céleste dialogue avec le Messager qui attend son *fiat* volontaire, pour déposer sur son front virginal le diadème de la Maternité non moins virginal. Belle sur la route rocailleuse d'Hébron, sous le toit d'Elisabeth, devant le salut de bénédiction qu'elle entend tomber de ses lèvres inspirées, dans l'expansion de son âme par le *Magnificat* de sa reconnaissance, dans les délicatesses de la charité qui embaume les mois de cette Visitation.

Belle à Bethléem dans la sérénité de son indigence que daigne partager un Dieu, dans les transports pudiques d'une nativité miraculeuse, dans l'allégresse du *Gloria in excelsis* des anges, de l'adoration des pasteurs et des rois mages, prémices des hommages que la misère et la grandeur rendent ici-bas et au ciel à l'humanité de Jésus dont elle est la Mère.

Belle sur la route si longue de l'exil, sous le palmier du désert, sur le sol lointain de l'Egypte idolâtre ! Belle, au retour, à Nazareth, au milieu des obscures occupations d'un foyer modeste et vulgaire, dans les relations banales d'un voisinage importun peut-être ! Belle aux agapes nuptiales de Cana, au lit de mort du gardien discret, du laborieux ouvrier, de l'angélique compagnon de son existence cachée ; belle dans les larmes de sa viduité résignée !

Belle dans les trois années de la vie publique ; grande, héroïque à l'heure des angoisses, au sein des tribulations, sur la voie douloureuse ; martyre au sommet du Calvaire, au pied de la Croix, à la descente de la Croix, sur la pierre du sépulcre !

Belle au matin empourpré de la Résurrection, sous les rayon-

nantes splendeurs de l'Ascension, sous les effluves des grâces de la Pentecôte; triomphante dans sa glorieuse Assomption et ses adieux à notre lieu d'exil inconsolable!

* * *

Elle est toute belle dans les *louanges* que lui décernent les Docteurs et les Saints, et jamais, plus qu'à la dépeindre, les langues humaines des diverses nations conquises à l'Évangile, n'employèrent de poésie et de couleurs ravissantes.

Saint Cyrille d'Alexandrie, qui présida le concile d'Ephèse, plaidant en faveur de ses privilèges, s'écrie: " Qui a jamais entendu dire qu'un architecte, après s'être bâti une demeure, en ait cédé la première possession à son ennemi?"

Saint Jean Damascène l'appelle "le sanctuaire des dons célestes et le domicile enrichi de toutes les vertus."

Saint Bernard, éloquent et intarissable panégyriste, la compare à la colombe, au jour limpide, au cristal des ondes, aux astres scintillant au-dessus de la tête du nautonnier et le guidant sûrement au port.

Elle est toute belle, depuis les solennelles affirmations de saint Augustin, rejetant avec horreur l'idée que la malédiction originelle ait pu l'atteindre, jusqu'aux suaves prières de saint François de Sales à son Immaculée Conception, jusqu'aux ardentes oraisons jaculatoires de saint Alphonse de Liguori.

* * *

Elle est belle dans les *définitions* des Conciles, belle à Ephèse, où l'on proclame contre Nestorius le privilège de sa Maternité divine; belle à Trente, où les décrets d'un synode à jamais célèbre, en établissant la déchéance universelle, lui réservent un trône à part dans une région de lumière et de pureté; belle à Rome le 8 décembre 1854, quand, aux applaudissements de l'univers catholique, le dogme de son Immaculée Conception s'épanouit sur les lèvres émues de Pie IX.

* * *

Elle est belle dans le *culte* de l'Église catholique, depuis les souvenirs pieux des catacombes romaines jusqu'à l'efflorescence universelle des mille formes que revêtent, dans ce siècle, les dévotions en son honneur.

Elle est belle dans les *fêtes* solennelles et secondaires qui convoquent à ses pieds ses serviteurs et ses servantes, le long de

l'année liturgique ; belle dans l'office que lui consacra la piété filiale du Pape franciscain Sixte IV ; belle dans les confréries du scapulaire et du saint rosaire répandues à travers les temps et le monde entier ; belle dans les triomphes de l'Eglise et des princes chrétiens, à Lépante, sous les murs de Vienne, durant la tempête révolutionnaire du siècle dernier.

Elle est belle dans les *congrégations* d'hommes et de femmes, qui s'enrôlent sous sa bannière et sous sa puissante égide, soit en rangs pressés dans la vie religieuse, soit en nombre incalculable au sein de la société chrétienne.

Elle est belle dans les *arts*, la peinture, la sculpture, l'architecture, la musique, la poésie. Fra Angelico, religieux dominicain, travaillait à genoux les tableaux si remarquables par l'expression extatique de ses figures de la Vierge ; Murillo s'immortalisa par le chef-d'œuvre de son Assomption glorieuse ; Pergolèse inventa la sublime mélodie du *Stabat*, et l'histoire se refuse à embrasser d'un seul regard l'immense galerie du poème artistique que le génie humain a chanté en l'honneur de la Vierge Marie.

Elle est toute belle dans les *discours* des orateurs sacrés dont l'éloquence sème une jonchée de fleurs sous ses pieds. En face de leurs chaires se dressent les autels des archiconfréries et des associations pieuses, écloses sous son regard. Qu'elle est belle dans les chants liturgiques, dans le chant des litanies que des millions de voix redisent sans fatigue et avec un plaisir sans cesse renaissant ; dans ce long défilé de bannières qui se balancent à la brise des vents ; dans les cantiques qui répercutent ses titres de gloire d'un pôle à l'autre ; dans les cierges et les lampes qui se consomment silencieusement, la nuit et le jour, devant ses images ou ses statues miraculeuses !

Elle est toute belle dans ses *sanctuaires*, qui portent si haut les vœux de la prière et les chants de l'espérance, de l'espérance au cœur endolori, aux yeux baignés de larmes.

Elle est belle sous les voûtes des cathédrales et dans les oratoires perdus de la montagne ; belle dans les basiliques somptueuses, belle dans les chapelles qui couronnent les coteaux et apparaissent de loin aux foules empressées des pèlerins ; belle au sommet des monts escarpés, belle sur les grèves des océans.

Elle est belle, toute belle dans les *apparitions* anciennes, récentes, contemporaines : belle à la Salette, en septembre 1846, belle à Lourdes, en février 1858, belle à Pontmain, en janvier 1871.

Toute belle dans la vieille Europe, théâtre de ses victoires contré tant d'erreurs, et dans la France en proie aux agitations révolutionnaires et ne voulant point mourir ni dans sa foi, ni dans son honneur, tant qu'elle pressera sur son cœur la médaille de sa Mère, elle est belle aussi dans nos deux Amériques, depuis le sanctuaire de Notre-Dame de la Guadeloupe jusqu'aux récentes églises de l'Immaculée-Conception à Lowell ou à Québec, jusqu'aux anciens sanctuaires de Bon-Secours et de Notre-Dame de Montréal et à la basilique de Notre-Dame d'Ottawa.

Toute belle dans les archipels océaniens, où des îles entières sortent des ténèbres et des horreurs de la barbarie pour s'éclairer des lumières de la foi et de son culte, elle est belle aussi dans les prairies du Nord-Ouest Canadien, dans les steppes glacées du pôle, sur les versants des Rocheuses, les rivages du Pacifique ou les bords des grands lacs.

O Vierge Immaculée, vous êtes toute belle dans notre patrie canadienne, où les Congrégations religieuses se fondent sous votre vocable, à l'ombre de votre patronage, où les jeunes filles s'honorent de s'appeler les *Enfants de Marie*, où la piété chrétienne se plaît à orner vos autels, à solemniser vos fêtes, à célébrer vos grandeurs au retour du mois des fleurs et du mois des roses. Du berceau à la tombe, mettez en nos mains le chapelet, sur nos épaules vos scapulaires, au cou de nos enfants vos médailles, sur nos lèvres le salut de l'ange joint à votre nom béni ! Que ce nom réveille dans nos âmes aux portes de l'éternité une espérance endormie, et qu'il soit, avec celui de Jésus, le dernier soupir de nos cœurs et le premier chant du ciel !! (1)

(1) L'analyse est facile, étant indiquée par les mots en italiques.



C.—CLASSE DE RHÉTORIQUE.

N° I.

I.—Sujets à développer.

1. Le collège — le séminaire — le pensionnat. — 2. Les autorités invisibles : Dieu, supérieur et père ; — Marie, reine et mère ; les Anges, frères et guides ; — les Saints, ancêtres et modèles. — 3. Les autorités visibles : le Supérieur, — le Directeur, — les Maîtres. — 4. Le règlement. — 5. La journée. — 6. La classe et l'étude. — 8. La grammaire. — 9. La littérature. — 10. La poésie. — 11. L'histoire. — 12. La géographie. — 13. Les sciences naturelles, — physiques, — mathématiques. — 14. La récréation. (1)

II.—La Récréation.

Transportons-nous en classe, en présence de *dix, quinze* ou *vingt* élèves ; essayons de traiter ensemble le sujet si banal et si connu *la Récréation*.

1. *Le Professeur* : — Voyons, M. A. . . , que doit-on faire pour traiter un sujet donné, comme celui dont le titre est sur le tableau ?

2. *Réponse* : — Il faut d'abord le *comprendre* ; mais tout le monde saisit facilement et à première vue le mot *récréation*. Il n'en était pas ainsi, l'autre jour, lorsqu'il s'agissait du vers de *La Fontaine* : « Aide-toi et le ciel t'aidera. »

1. *Le Prof.* : — Très bien ; nous avons dit qu'il était nécessaire de comprendre avant tout le *sens* et la *portée* de cette maxime ; ensuite de *classer* le sujet — qui était une *dissertation morale* sur ce vers — enfin de *délimiter* rigoureusement la question. — M. B. . . , puisque le sujet est compris, comment le *classes-vo*s et de quelle façon le *délimiter* ?

2. *Rép.* : — Le sujet concernant la *récréation* peut être envisagé comme une *dissertation littéraire* — plus ou moins longue — ou comme un simple devoir de classe, sous la forme de *narration* descriptive et morale à la fois : ce dernier développement sera nécessairement plus court que le précédent.

1. *Le Prof.* : — Fort bien. — M. C. . . , à quel procédé a-t-on recours après cette opération préliminaire ?

2. *Rép.* : — A l'*invention*, dont les sources fournissent successivement les idées principales et secondaires propres au sujet.

(1) Voir MGR BAUNARD : *Le collège chrétien*. Tom. I et II.

1. *Le Prof.* : — Indiquez ces sources et puisez-y les notions convenables.
2. *Rep.* : — l'**Etymologie** du mot : récréation vient de *récréer* : délasser du travail par le repos, le jeu, q. q. ch. d'agréable.
2. — **Maximes, proverbes, citations, traits** : Qui joue bien, travaille bien ; mauvais joueur, petit travailleur ; un arc ne saurait rester toujours tendu. Pour rire bien, il faut rire de rien...
3. — **Définition** : Temps accordé par le règlement au divertissement et à la distraction. — Puis vient aussi la *division* qui place en évidence les idées principales du sujet.
4. — **Comparaison** : Repos du septième jour imposé dans la loi ancienne ; tous les êtres se reposent dans la nature ; la récréation est comme un vent frais qui passe sur une terre brûlante, une douce pluie sur un sol desséché...
5. — **Contraste** : Il y a d'autres enfants et jeunes gens qui n'ont guère de récréation (ateliers, usines...) — le joueur et le flâneur.
6. — **Effets** : La récréation fortifie le corps, délasse l'esprit, aide à la formation de la volonté et du caractère.
7. — **Espèce** : Elle comprend deux sortes principales d'amusements : le jeu et la promenade.
8. — **Circonstances** : *Lieu* : cour, campagne, salle de jeux ; — *temps* : matin, midi, soir, congés ordinaires, vacances ; — *motifs* : importance : témoignage universel ; agrément : en soi et dans les relations d'amitié ; nécessité : en raison du travail passé et à venir ; dangers : inaction, paresse, conversations nuisibles : avantages ou fruits : les mêmes que les effets ; — *moyens* : jeux divers selon les saisons ; — qualités : jeux décents, gais, soutenus, vertueux.
9. — **Conduite** : Réflexions générales sur le passé, le présent, l'avenir de ceux à qui l'on s'adresse.
10. — **Volonté** : Résolutions pratiques à déduire sur la beauté, l'excellence, la convenance, l'utilité, l'obligation.
11. — **Conclusion ou résumé de l'ensemble.**
1. *Le Prof.* : — Il s'agit maintenant de disposer ces matériaux et de former un plan ; — M. T., comment faut-il s'y prendre ?
2. *Rep.* : — On éliminera d'abord ce qui est inutile — par exemple ici, les *causes* et les *effets*, le *genre*, la *définition* — la récréation est un *fait* qui se développe surtout par la source qu'on nomme les *circonstances* ; ensuite, il faut classer les idées qui restent pour le *début*, le *milieu* et la *fin*.

1. *Le Prof.* : — Est-il à propos de commencer le plan par les idées qui entreront dans le préambule ou début du sujet ?

2. *Rép.* : — Non ; il faut chercher d'abord les pensées du milieu. Or, si l'on considère celles qu'a fournies l'invention, — et surtout les circonstances — il semble que l'on doive faire choix de l'ordre suivant :

Milieu : a) Motifs. b) Moyens. c) Avantages.

1. *Le Prof.* : — Que mettra-t-on comme début et comme fin ? Regardez toujours les idées suggérées par l'invention.

2. *Rép.* : — Pour développer le début, je me servais des circonstances de lieu et de temps ; et pour la fin, j'aurais recours à la conduite, à la volonté et je pourrais conclure ou par une récapitulation ou par une exhortation morale.

1. *Le Prof.* : — Monsieur M..., allez au tableau, écrivez le plan en entier ou au moins dans ses grandes lignes.

2. *L'élève* : — On peut disposer le sujet de la manière suivante :

I. *Début* : — Lieu... temps... notion du sujet... division.

II. *Milieu* : — a) Motifs : importance

agrément
nécessité

b) Moyens : jeux, promenades... joueur et flâneur...
dangers... conversations...
qualités ou vertus...

c) Avantages : refaire les forces physiques...
délaisser l'esprit...
former le caractère
acquérir les vertus...

III. *Fin* : — Conduite dans le passé, le présent, l'avenir.

Volonté : passions... résolutions... conclusion.

1. *Le Prof.* : — Nous arrivons maintenant au développement et à la rédaction ; il est indispensable de faire appel à la réflexion et à l'observation, qui fecondent aisément et naturellement les idées principales disposées dans le plan. — Commencez, Mr. R., et consultez le lieu ; il vous répondra sur-le-champ... que vous dit-il donc ?

2. *Rép.* : — ?? (silence)... ??

1. *Le Prof.* : — Voyons, Monsieur, où sommes-nous ici ? — Dans un collège, n'est-ce pas ? la maison est-elle grande ou petite ? Est-ce dans la maison que se passe la récréation ? non, sur l'espace de terrain approprié à dessein et qui s'étend là sous la fenêtre : — voilà ce que suggère le lieu ; écrivez au tableau :

Autour des imposantes constructions des collèges, séminaires

et pensionnats, s'étend un espace de terrain approprié à dessein aux récréations.

Observez encore et poussez davantage l'idée qui n'est qu'esquissée dans cette phrase initiale... Que voyez-vous ?

2. *Elèves* : — ?? (*même silence*)...

1^r *Le Prof.* : — Prenez donc l'idée et même le mot important, sujet de la phrase qui précède : "espace de terrain," et considérez la nature, les dimensions, l'état de ce terrain et exprimez-les.

2. *Elèves* : — ??... le terrain est grand, planté d'arbres... ??

1. *Le Prof.* : — C'est cela, mais vous n'observez pas tout ou du moins assez : écrivez au tableau :

Début.—Cet espace est large, uni ou légèrement incliné, couvert d'une couche de sable ou de fin gravier, ombragé de grands arbres, entouré d'une palissade ou de murailles élevées. (1 *phrase*)

Voilà, au lieu d'une définition, une *description* sobre et naturelle, prise sur le vif, conforme à la réalité ; elle a peut-être l'inconvénient d'être trop générale ; mais le sujet n'est-il pas lui-même trop indéterminé pour exiger la topographie d'une cour particulière ? — Continuons la série de nos observations : cette cour est ou *silencieuse* à l'heure des classes... ou *animée* au moment de la récréation : c'est juste ce qu'il faut exprimer :

Dans cette cour, naguère morne et silencieuse, entendez les cris et les tumultueuses clameurs, le croisement de cent voix assourdissantes, les unes perçantes et aiguës, les autres rauques et âpres, toutes se mêlant à l'envie dans une discordance qui déchire le tympan, mais qui parle à l'esprit et plaît au cœur. (2 *phrase*)

Sans nous arrêter au style, on voit que les deux idées de silence et d'animation sont rendues suffisamment palpables dans cette troisième phrase : le silence, en trois mots, tandis que l'animation — caractère propre du sujet — comprend un développement par répétition, analogie et redoublement.

Il serait facile d'étendre cette circonstance de *lieu*, mais réservons nos provisions pour l'avenir et passons au *temps*. — Voyons, M. S... quelles réflexions vous inspire cette nouvelle circonstance ?

2. *Rép.* : — On va en récréation plusieurs fois par jour : le règlement le veut ainsi, et l'on est heureux de s'y conformer.

1. *Le Prof.* : — C'est bien ; mais il faut lier ce nouveau paragraphe au précédent, à l'aide d'une idée *générale* avant de *spécifier* l'idée particulière de temps : matin, midi, soir.—Ecrivez donc :

Quel heureux moment pour le peuple écolier que celui de la

récréation ! Quels instants vivement désirés ! Et qui ne comprendrait ce désir et ce bonheur ? C'est la nature qui réclame ses droits. (3e phrase)

Ces droits, la prévoyante sagesse des autorités les ont universellement sauvegardés ; les règlements qu'elles ont rédigés, à la lumière de la prudence et de l'expérience, précisent les heures de délassement et de liberté. Ainsi, le matin, les moments consacrés à la récréation sont plus courts, en raison du repos prolongé de la nuit ; à midi, au sortir du repas, la santé de l'esprit et du corps s'accorderaient mal d'un travail immédiat et prématuré, et une heure entière est accordée aux exigences de la nature ; le soir, le temps est moyen, en vertu de l'inaction et du repos de la nuit qui approche. (4e phrase)

Nous n'avons plus qu'à amener la *division* du sujet, et le début sera terminé ; il s'agit d'indiquer le milieu, et au lieu de condenser dans une seule phrase, par exemple : "Quels sont les motifs, les moyens et les avantages...", il serait plus élégant de construire un paragraphe à part. Le voici, suivi de la continuation du sujet, qu'il serait peut-être ennuyeux de prolonger sous la forme de dialogue entre professeur et élèves.

* *

Mais à quelles *raisons* — motifs — le bon sens, l'expérience, l'intérêt de la jeunesse, les principes de l'éducation ont-ils cédé pour introduire dans les règlements les heures de récréation ? De quelle *manière* — moyens — la jeunesse studieuse peut-elle et doit-elle dépenser agréablement ce temps dont elle dispose en liberté et presque sans contrôle ? Quels *fruits* — avantages — recueillir de la fidélité à ce devoir qui est en même temps un plaisir ?

Il n'est pas inutile, croyons-nous, de répondre à ces questions.

I

La récréation est un plaisir : elle en a donc les *agrément*s et les appas. Le charme s'infiltré avec le premier son de cloche qui tinte l'heure du délassement et la fin du labeur intellectuel. L'on vient de passer plusieurs heures de suite dans le silence et l'immobilité, dans la gravité, la contrainte et l'application, choses si antipathiques au jeune âge, si onéreuses pour des natures volages et impatientes. Est-il étonnant que les heures aient paru bien longues, et que l'on entende avec un tressaillement instinctif le coup de cloche qui en annonce la suspension momentanée ?

Aussi bien, les livres fermés, la porte grande ouverte, on se précipite, sous la pression d'un ressort secret, vers le grand air et la liberté. Les yeux pétillent d'aise et de joie, la langue se délie, les mouvements trahissent la souple élasticité des muscles. Qui n'a été témoin des rires, des poussées, des élans, de la fougue et de la jubilation des premiers élèves qui se hâtent vers la cours ? Quels transports et quelles acclamations bruyantes saluent l'usage de la parole, la liberté des allures, l'émancipation de la volonté : les chaînes sont tombées et les captifs libérés bondissent d'allégresse ! Lorsque tous les élèves mettent le pied sur leur esplanade ou leur terrasse, on sent bien qu'ils prennent possession de leur empire et qu'ils entendent user largement de leur conquête. La gaieté naturellement expansive du jeune âge se venge à l'aise et avec entrain du sérieux qu'il a fallu s'imposer, et elle éclate par une explosion d'hilarité franche, de fredonnements comprimés d'abord, de joyeux refrains ensuite, de bonds impétueux, par mille espiègleries qui traduisent le besoin de détente, de délassement et de locomotion auxquels le règlement convie.

En effet, ce plaisir de la récréation est en même temps un devoir : elle en a donc aussi *l'importance* et la *nécessité*. "Le devoir, a écrit Lacordaire, est la plus grande idée de ce monde... Quand cette idée s'est emparée d'une âme, elle ne la garde pas seulement dans l'honnêteté, elle l'entraîne jusqu'à l'héroïsme." Or, tout devoir est une gêne, un frein, un fardeau, et nous verrons bientôt qu'une certaine catégorie d'élèves en deviennent les tristes déserteurs.

L'importance de ce devoir plonge ses racines dans la plus haute antiquité : Homère et Virgile ont chanté en très beaux vers les jeux et les amusements des gens de leur nation. Elle n'a point manqué d'interprètes parmi les peuples des temps modernes, et il n'est pas un éducateur qui n'ait déterminé avec précision le nombre d'heures qu'une hygiène bien entendue commande de donner au travail, au sommeil, au repos, aux récréations.

D'ailleurs, ce repos, en dehors de l'universalité du témoignage humain, est *nécessaire* puisqu'il est mérité et qu'il est le germe d'une nouvelle application au devoir. Dieu, selon le récit biblique, se reposa, quand il eut semé les mondes dans l'espace. L'écolier studieux, à la suite de ses heures de travail bien remplies, peut aussi regarder avec complaisance l'achèvement de sa création grammaticale, littéraire, scientifique : il vient d'acquérir le droit

au délassement. Et ce délassement qui est une récompense prépare à de nouvelles conquêtes, à des explorations glorieuses. Mais il paraît superflu de s'arrêter plus longtemps aux raisons qui militent en faveur des récréations ; leur valeur ressortira mieux encore de la considération des moyens.

II

Comment faut-il donc se récréer ? Quelle est la vraie *manière* de goûter les charmes d'un délassement si nécessaire et si important ? La seule récréation digne de ce nom, c'est le jeu, ce sont les exercices du corps. Leur diversité est variable selon les régions, les saisons, les habitudes locales, les besoins et les ressources des divers établissements. Mais ce qui cesse d'être variable et de libre interprétation, c'est le devoir de jouer avec ardeur et entrain. Un éducateur de grande expérience l'a écrit : "Il faut — ce n'est pas un conseil — que les enfants s'amuse, se délassent, dépensent en plaisirs innocents l'exubérance de leur sève, la vivacité de leur humeur, l'ardeur de leur sang. Il leur faut la libre expansion, l'épanouissement de leur être, le déploiement de leurs organes, le développement de leurs forces, l'air, l'espace, le soleil, le mouvement, le bruit, la vie."

En effet, rien de plus triste qu'une cour où l'on ne joue point ! Elle prend l'apparence d'une cour maudite, d'une cour de prison. N'est-il pas vraiment semblable au prisonnier, le *flâneur* qui passe sa récréation à errer, comme un fantôme lugubre, dans tous les coins de la cour, tantôt adossé à un arbre qui le cache mal, tantôt marchant à pas de loup le long des murs, gravement occupé à gratter un morceau de bois ou à tourner sur le bout des doigts un cerceau de clefs ; tempérament mou et sans ressort, humeur mélancolique et sombre, nature ennuyée, chagrine, indolente, silencieuse, rêveuse, désœuvrée et mécontente. Le voyez-vous s'arrêter à la dérobée près d'un groupe où l'on cause à demi-voix, où l'on murmure, où l'on critique l'autorité et ses arrêts, où l'on blâme les maîtres, où l'on cabale comme dans un club de jeunes conspirateurs ?... Quel contraste avec le *joueur* de profession ! Le voilà sous vos yeux : il a bien couru, bien sauté, bien ri, ri même des coups reçus comme des coups rendus ; il est essoufflé et hors d'haleine : ne lui parlez pas en ce moment, car il est incapable de répondre à vos questions. Quelle physionomie enjouée et souriante ! Quelle fraîcheur de teint coloré, sous la circulation d'un sang mis en effervescence et

qui fait ruisseler la sueur sur ses traits ! Son cœur palpite et tressaille à l'aise en présence de ses maîtres et de ses condisciples, parce qu'un ciel serein brille au-dessus de sa conscience tranquille. C'est un brave qui revient fièrement du combat : vainqueur ou vaincu, il a fait son devoir. "Mauvais joueur, petit travailleur" dit l'adage. A ce compte, il faudra affirmer de celui-ci tout à l'heure en étude et en classe : "Qui joue bien, travaille bien !"

Mais les promenades ne sont guère moins nécessaires ni moins importantes que les jeux. Après plusieurs jours de réclusion, les élèves ont besoin d'espace et de grand air. L'œil se lasse devant le même horizon étroit et borné ; les longues marches font les bons soldats ; l'imagination aime à renouveler ses impressions en changeant de milieu. Les sorties à travers les sentiers de la campagne reposent et profitent à la santé morale autant qu'à celle du corps.

III

La santé du corps est bien le *premier fruit* que l'on recueille des récréations. Il ne faut pas redouter les sueurs même abondantes : est-il rien de préférable pour prévenir les incommodités, les maux de tête et d'estomac, un état de langueur que l'inertie et l'oisiveté aggravent au lieu de dissiper ? Le plus habile docteur ne saurait garantir une santé aussi florissante, des couleurs aussi vermeilles, un appétit aussi éveillé, un sommeil aussi paisible que ces récréations, où les muscles ont plus d'activité que le cerveau.

Aussi, en dédaignant les mouvements violents propres à leur âge, certains jeunes gens ne savent pas le tort qu'ils se font à eux-mêmes : le dépérissement des forces le leur apprend bientôt d'une façon alarmante.

Et avec la vigueur du corps tombe aussi la vigueur de l'esprit. L'esprit exige le repos, et la récréation lui assure ce *fruit* si doux. Si l'homme, dans la plénitude de l'âge et la maturité de la force, sent le besoin de délasserment ; combien plus l'enfant si faible, si délicat, si mobile. On a dit que l'esprit humain est une lyre dont les cordes doivent parfois se détendre pour retrouver leur souplesse et leur sonorité. Semer et planter est louable, excellent ; mais semer dans une terre épuisée, est inconséquent et absurde. Il serait donc ridicule de s'appliquer à détruire les forces intellectuelles par le travail sans le repos, et par l'étude sans le divertisse-

ment. " Lorsque, avec un esprit refait, régénéré, retrempé, on reprend le poids des devoirs et des leçons, on est étonné de sa facilité : un vent frais a passé sur cette terre brûlante, une douce pluie l'a fécondée ; on y sent se réveiller mille germes nouveaux, et l'on n'est plus le même." C'est le témoignage d'un éducateur expérimenté.

L'homme, en effet, se forme sur une cour de récréation aussi bien que dans le trajet des promenades : et c'est un *fruit moral* d'une incomparable valeur.

L'homme, c'est avant tout le caractère. En récréation, chacun a le sien, et finit par le dévoiler tel qu'il est. Est-il parfait ? Non. Il est plutôt maussade, rugueux, raboteux chez l'un ; chez l'autre taquin, querelleur, malicieux, cruel, inexorable. Celui-ci est colère et rancuneux ; celui-là est hautain, opiniâtre, vengeur. Le choc de ces natures si diverses et si opposées dégage nécessairement des étincelles, et tel expérimente, presque toujours à ses dépens, les aspérités de la vie : la réflexion lui suggère la vigilance, la réserve, et, grâce à la réforme, se sent devenir homme au contact avec les condisciples.

L'homme, c'est aussi le cœur. En récréation, l'enfant ne paraît pas avec des défauts seulement : il s'y montre avec ses heureux instincts et ses bonnes qualités. Combien d'amis d'enfance, de condisciples de collège ont blanchi avec les parfums du souvenir au fond de l'âme : souvenir de compassion et de tendresse, de dévouement généreux et d'amitié sainte, souvenir de conseils désintéressés et même d'avertissement, de blâme courageux. Le soleil printanier a fait éclore dans le cœur des corolles et des calices qui embaument la vie jusqu'au soir qui les vient effeuiller.

L'homme, c'est enfin la volonté. En récréation, les vertus s'épanouissent au milieu des ronces et des épines. Quand un jeune homme s'est fait une volonté, merveilleux instrument d'efforts et d'activité, il y rencontre l'occasion constante de se grandir en devenant meilleur. C'est tantôt la droiture et la franchise, le respect et la déférence envers ses maîtres et les surveillants ; c'est tantôt la bonté et la commisération, l'édification et la modestie, l'humilité et la charité à l'égard de ses condisciples ; c'est enfin pour lui-même, la noblesse et la dignité, le respect de soi, la conscience d'un chrétien, d'un enfant de Dieu et de la Sainte Vierge.

* * *

Plus d'un écolier, sans doute, ne saurait se rendre le témoi-

gnage d'avoir atteint cet idéal. S'il interroge son *passé*, l'examen des récréations l'accuse de s'en être éloigné. Donner pleine liberté aux sens, lâcher la bride à ses tristes penchants, entretenir le dégoût des divertissements, suivre les caprices de sa volonté, n'écouter que la voix de ses inclinations naissantes, voilà ce qu'il a appelé récréation ! Murmures contre l'autorité, récriminations injustes, méchants procédés, dénigrement amer, quel étrange abus des heures du repos ! Dans les desseins de la Providence, elles étaient destinées, elles le sont pour le *présent* et le seront pour l'*avenir*, à la correction des défauts, à l'exercice des plus belles qualités, à la pratique des vertus, à l'amélioration de l'homme, à la formation du chrétien.

Il faut donc affermir ses résolutions, se plier d'avance aux exigences des devoirs de société et des relations mutuelles, car on ne devrait jamais oublier qu'on ne dirige un arbre que lorsqu'il est jeune, et que l'on récolte plus tard ce que l'on a semé dans l'adolescence.

N° III.

LES DIVERTISSEMENTS.

Quand je me suis mis à considérer les agitations des hommes, les périls et les peines où ils s'exposent, dans la Cour, dans la guerre, d'où naissent tant de querelles, de passions, d'entreprises hardies et souvent mauvaises, j'ai découvert que tout le malheur des hommes vient d'une seule chose, qui est de ne pouvoir pas demeurer en repos dans une chambre. Un homme qui a assez de bien pour vivre, s'il savait demeurer chez soi avec plaisir, n'en sortirait que pour aller sur la mer ou au siège d'une place. On n'achètera si cher une charge à l'armée que parce qu'on trouverait insupportable de ne bouger de la ville ; et on ne recherche les conversations et les divertissements des jeux que parce qu'on ne peut demeurer chez soi avec plaisir.

Mais quand j'ai pensé et regardé de plus près, et que, après avoir découvert la cause de tous nos malheurs, j'ai voulu en découvrir la raison, j'ai trouvé qu'il y en a une bien effective, qui

consiste dans le malheur naturel de notre condition faible et mortelle, et si misérable, que rien ne peut nous consoler, lorsque nous y pensons de près.

Quelque condition qu'on se figure, si l'on assemble tous les biens qui peuvent nous appartenir, la royauté est le plus beau poste du monde ; et cependant, qu'on s'imagine un roi accompagné de toutes les satisfactions qui peuvent le toucher, s'il est sans divertissements, et qu'on le laisse considérer ce qu'il est, cette félicité languissante ne le soutiendra point ; il tombera par nécessité dans les vues des malheurs qui le menacent, des révoltes qui peuvent arriver, et enfin des maladies et de la mort qui sont inévitables ; de sorte que, s'il est sans ce que l'on appelle divertissement, le voilà malheureux, et plus malheureux que le moindre de ses sujets qui joue et se divertit.

De là vient que le jeu et la conversation, la guerre, les grands emplois, sont si recherchés. Ce n'est pas qu'il y ait en effet du bonheur, ni qu'on s'imagine que la vraie béatitude soit d'avoir l'argent qu'on peut gagner au jeu, ou dans le lièvre que l'on court ; on n'en voudrait point s'il était offert. Ce n'est pas que cet usage mou et paisible, et qui nous laisse penser à notre malheureuse condition, que l'on recherche, ni les dangers de la guerre, ni la peine des grands emplois, mais c'est le tracas qui nous détourne d'y penser et nous divertit.

De là vient que les hommes aiment tant le bruit et le remuement, que la prison est un supplice si horrible, que le plaisir de la solitude est une chose incompréhensible. Et c'est enfin le plus grand sujet de félicité de la condition des rois de ce qu'on essaie sans cesse de les divertir et de leur procurer toutes sortes de plaisirs.

Le roi est environné de gens qui ne cherchent qu'à divertir le roi et à l'empêcher de penser à lui ; car il est malheureux tout roi qu'il est, s'il y pense.

Voilà tout ce que les hommes ont pu inventer pour se rendre heureux.

Ainsi l'homme n'ayant pu guérir la mort, la misère, l'ignorance, il s'est avisé, pour se rendre heureux, de ne point y penser : la seule chose qui le console est le divertissement, et cependant c'est la plus grande de ses misères.

TABLE DES MATIÈRES.

I.—Partie Théorique : Principes de Littérature.

I.—SECTION : LA PROSE.	
Notions préliminaires : Art, littérature, facultés littéraires	4
I.—PARTIE : Elocution 11	
Art. I.—Le style	11
Art. II.—Les éléments du style : pensées : culture de l'intelligence ; Sentiments : culture de la sensibilité ; --images : culture de l'imagination	16
Art. III.—Qualités du style ; propriété : mots, phrase, tours	56
Correction : grammair, usage, bienséance	103
Élégance : harmonie	106
Figures ; convenance	151
II.—PARTIE : Invention : nature, sources 199	
Les circonstances	247
Paradigme d'invention	295
III.—PARTIE : Disposition : nécessité, plan 343	
Diverses sortes de plans ; développement	391
La composition : coup d'œil d'ensemble	439
IV.— Articles complémentaires : 1. Propriétés des mots 84	
2. Correction du langage : incorrections, phrase d'usages	117
3. Les déformations de la langue : le purisme excessif	171
4. " " " " ; le néologisme	211

GENRES DE PROSE : Esquisses et définitions. *

1. L'imitation	28
2. La lettre	79
3. La description	124
4. La narration	175
5. La dissertation	215
6. L'histoire	260
7. Le roman	312
8. La critique	364
9. Le discours	408
10. Le genre philosophique et scientifique	

II.—PARTIE PRATIQUE.

I.—Amplification.

Phrases détachées.....	33
L'étoile de Jésus.....	35
La croix.....	218
Deux proverbes : <i>Aide-toi...—Pour avoir l'amande</i>	222
Le cierge.....	232
Un vers de Corneille : Tout instant de la vie.....	415

II.—Analyse littéraire, littérale, critique.

La Fontaine : La cigale et la fourmi.....	19, 36
Le renard et le corbeau.....	66, 96
La grenouille et le bœuf.....	111, 119
Les deux pigeons.....	162, 167
Les deux mulets.....	207, 209
Le loup et le chien.....	251, 255
La besace.....	301, 305
L'hirondelle et les petits oiseaux.....	348, 353
Le loup et l'agneau.....	398, 401
Le bûcheron et la mort.....	445
Bossuet : Hist. univers. ch. I.....	49, 88
La Bruyère : Ch. I. ouvrages de l'esprit.....	48

III.—Description.

1. La grotte de Calypso (Fénelon).....	124
2. Le lever du soleil (Bossuet).....	125
3. Une nuit au Niagara (Chateaubriand).....	126
4. Portrait physique et moral (L. Veuillot).....	130
5. Noces d'or sacerdotales.....	134
6. Caractère, parallèle (Hanotaux).....	136
7. Un coucher de soleil (Jos. Marmette).....	142
8. Tableau ; Un souper (A. de Gaspé).....	144
9. Mgr. Plessis : Portrait moral.....	148
10. La chaleur d'été.....	313
11. Premières impressions en face de la mer.....	316
12. Portraits : Le riche et le pauvre (La Bruyère).....	365
13. Parallèle : Corneille et Racine (Item).....	386
14. La tempête en mer (Chateaubriand).....	388
15. La maison de l'habitant d'autrefois.....	389
16. Le Clocher.....	452

IV.—Discours.

1. L'orgue (Monsabré).....	319
2. La jeunesse (Item).....	429
3. Proclamation de Napoléon I.....	432
4. La bible (Donoso Cortès).....	433
5. L'Immaculée Conception.....	466

V.—Dissertation.

1. Le missionnaire (L. Veuillot).....	216
2. La Résurrection.....	223

3. Le jour et la nuit (Gratry).....	326
4. La Fontaine : conférence.....	234, 286, 380
5. Deux passions : collectionneurs.....	335
6. Voltaire : conférence.....	418, 455
VI.—Imitation.	
1. Calypso : texte de Fénelon.....	28
2. Napoléon I.....	29
3. Jacob et Joseph.....	30
4. Napoléon : exil et mort (Chateaubriand).....	31
5. Le père de l'enfant prodige.....	46
VII.—Lettre.	
1. M. de Mun à M. E. Veuillot.....	99
2. Voltaire au baron d'Espagnac.....	80
3. L. Veuillot à sa nièce.....	81
4. Lettre d'une mère sur la mort de son fils.....	83
5. M. de Mun aux Canadiens-Français.....	337
6. Racine à Boileau au sujet d' <i>Esther</i>	361
VIII.—Narration.	
1. Anecdote : l'hospitalité effrayante (P. L. Courier).....	176
2. Conte : l'Alchimiste (Montesquieu).....	179
3. Parabole : Il faut s'entr'aider (Lamennais).....	182
4. Légende : Le premier ami (G. de la Landelle).....	184
5. L'enlèvement dans le sable (V. Hugo).....	186
6. " " la boue (S.-P. Lias).....	188
7. Les deux missionnaires (L. Veuillot).....	191
8. Incendie et malheurs (Mgr Taché).....	194
9. Conflagration à Hull et à Ottawa.....	241
10. Mémoires d'une cloche.....	261
11. Lendemain de la sortie du pensionnat.....	265
12. Première et dernière communion d'un révolutionnaire.....	268
13. Un enterrement de première classe (F. Coppée).....	275
14. Esquisse biographique : Le gén. de Sonis.....	278, 328, 370, 409
15. Le Stabat de Pergolèse.....	404
16. La maison paternelle.....	377
17. La récréation.....	472
IX.—Philosophie et science.	
1. Brièveté de la vie (Gratry).....	358
2. La nuit et le jour (Item).....	226
3. La guerre en général (La Bruyère).....	326
4. Le divertissement.....	481
X.—Poésie.	
1. La Patrie.....	360
2. Dans une église de village (Fr. Coppée).....	367
3. Les fleurs du ciel (J. Tavenas).....	406
4. L'étable (Fr. Coppée).....	450
5. Le jour des morts (Crémazie).....	436
6. Une jeune fille poète.....	464

XI.—Sujets non développés.

1. Deux proverbes.....	292
2. Eglise, cloche, orgue, etc. etc.	310
3. La guerre, l'épée et le livre, etc. etc.....	325
4. La famille, la maison paternelle, etc. etc.	377
5. Le collègue.....	472

~~~~~

## AVIS.

1. — Le présent numéro complète la série pour l'abonnement de 1900. — Quelques rares abonnés en retard sont instamment priés de verser le prix d'abonnement avant la fin de décembre.

2. — Déjà de nouveaux abonnements nous sont parvenus pour 1901.

3. — Nous céderons désormais — aux Maitres et Maitresses d'enseignement — chaque numéro mensuel au taux de 10 cents, au lieu d'un abonnement d'une piastre. Cette vente partielle, échelonnée le long de l'année, sera plus avantageuse aux élèves, et s'accommodera mieux au budget de leurs dépenses. Dix numéros adressés à la même personne, pour les vendre en détail, donneront droit à un numéro supplémentaire gratis.

